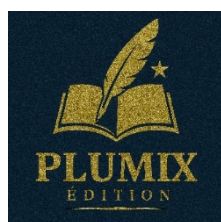


ENTRE NATION ET CONVICTION : LE COMBAT VIVANT D'AUGUY KALONJI

Quand servir devient un acte de foi

Essai socio-politique engagée

Littérature Panafricaine

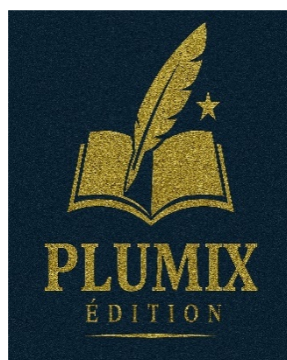


Plumix Edition

Entre nation et conviction :
Le combat vivant D'AUGUY KALONJI

Biographie politique et humaine

Écrit par Mardochée



Mentions légales

Tous droits réservés.

Plumix Éditions – Kinshasa, RDC¹

¹ *Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche ou transmise sous quelque forme que ce soit sans l'autorisation écrite de l'éditeur.*

PROLOGUE

Il y a des hommes qu'on ne comprend qu'après leur passage. Des hommes qui ne crient pas, mais qui dérangent. Des hommes qui ne s'imposent pas, mais qui s'inscrivent. Des hommes qui ne cherchent pas à être aimés, mais à être utiles. Ce livre raconte l'un d'eux : Auguy Kalonji, député national de Kinshasa, élu dans la circonscription de Tshangu.

Il n'est pas né dans les salons du pouvoir, ni dans les couloirs des privilèges. Il est né dans la poussière de Mbuji-Mayi, là où chaque pas est une lutte, chaque sourire est une victoire, chaque silence est une résistance. Il a grandi dans un pays qui promet beaucoup mais livre peu, dans une République qui parle fort mais écoute rarement, dans une société qui célèbre les puissants mais oublie les justes. Et pourtant, il n'a pas choisi la colère il a choisi la construction. Il n'a pas choisi la vengeance il a choisi le service. Il n'a pas choisi la facilité il a choisi la cohérence. Ce livre ne raconte pas une carrière politique il raconte une posture. Une manière de marcher, de parler, de servir, de résister.

Car dans un monde où tout se négocie, où tout se maquille, où tout se vend, il a choisi de ne pas trahir. Et cette décision, simple en apparence, devient une bombe dans un système qui ne tolère ni les hommes libres ni les vérités nues.

Ce livre est né d'un besoin : celui de dire ce qui ne se dit pas. De montrer ce qui ne se montre pas. De transmettre ce qui ne s'enseigne pas. Il ne cherche pas à convaincre il cherche à réveiller.

Il ne cherche pas à séduire il cherche à réparer. Il ne cherche pas à raconter un homme il cherche à transmettre une exigence.

Et si tu ouvres ce livre, lecteur, ce n'est pas pour découvrir un héros c'est pour rencontrer un repère. Ce n'est pas pour admirer c'est pour comprendre. Ce n'est pas pour applaudir c'est pour agir.

Bienvenue dans l'histoire d'un homme qui a choisi de ne pas plier.

Bienvenue dans la vérité d'un serviteur debout.

Bienvenue dans le silence qui parle plus fort que les discours.

PREFACE

Ce livre est plus qu'un récit. C'est un miroir. Un rappel que la politique peut encore être noble, que le service peut encore être vrai. J'ai vu Auguy Kalonji marcher dans la boue pour vérifier un chantier, écouter une mère sans caméra, défendre une loi sans calcul. Ce livre est son empreinte. Et nous sommes les témoins.

Je suis Mardochée Kasongo. Je suis né dans une ville qui doute, dans un pays qui espère, sur un continent qui résiste. Je suis un écrivain engagé, un artisan de la parole, un bâtisseur de conscience. J'ai choisi la littérature comme arme, comme refuge, comme levier. Et ce livre, je ne l'ai pas écrit pour flatter je l'ai écrit pour transmettre.

Auguy Kalonji n'est pas un personnage politique comme les autres. Il est une anomalie dans un système qui récompense le bruit, la trahison, la duplicité. Il est une ligne droite dans un paysage tordu. Il est une voix calme dans un vacarme de slogans. Il est, surtout, un homme qui n'a pas plié.

Ce livre est né d'un besoin de vérité. D'un besoin de mémoire. D'un besoin de justice. Il est né de mon engagement au sein du mouvement littéraire R.A.P Résistance Amour Peuple, que j'ai fondé pour que les mots ne soient plus des décorations, mais des détonations. R.A.P, c'est ma manière de dire que l'Afrique n'est pas pauvre on l'appauvrie. Que le peuple n'est pas faible on l'endort. Que la jeunesse n'est pas perdue elle est trahie.

À travers ce mouvement, je lutte pour la liberté africaine, pour la conscience populaire, pour une littérature qui ne se contente pas de raconter, mais qui dérange, qui réveille, qui reconstruit. Ce livre est une pierre dans ce chantier. Une pierre posée avec soin, avec foi, avec feu.

Je n'ai pas écrit ce livre pour qu'on dise bravo. J'ai écrit ce livre pour qu'on dise debout. Debout face à l'injustice. Debout face à l'oubli. Debout face à la résignation. Car si Auguy Kalonji a pu rester droit dans un système qui tord les âmes, alors nous pouvons, nous aussi, choisir la verticalité.

Ce livre est un hommage, oui. Mais c'est surtout une invitation. À servir sans trahir. À parler sans mentir. À aimer sans manipuler. À résister sans haine.

Et si un jour, on devait me demander pourquoi j'ai écrit ce livre, je répondrais simplement : Parce qu'il existe encore des hommes qui méritent d'être racontés.

UNE JEUNESSE MARQUEE PAR LE COURAGE

Auguy Kalonji Kalonji voit le jour le 10 janvier 1987 à Mbuji-Mayi, dans la province du Kasai-Oriental. Il est le dernier enfant d'une famille modeste, enracinée dans les valeurs du travail, de la foi et de la solidarité. Dans ce Congo profond, où la vie se gagne à la sueur du front, il grandit au rythme des réalités du quotidien : l'eau qu'il faut aller chercher loin, les repas qu'on partage même quand ils sont maigres, et les silences qu'on apprend à lire dans les regards des anciens.

Très jeune, il développe une capacité rare à observer. Il ne parle pas beaucoup, mais il comprend vite. Il voit les injustices, les inégalités, les rêves brisés autour de lui. Et plutôt que de s'en accommoder, il commence à rêver plus grand. À 16 ans, il prend une décision que peu auraient osé : quitter le toit familial. Pas par rébellion, mais par responsabilité. Il veut se construire seul, ne pas peser sur les siens, et surtout, commencer à bâtir sa propre voie.

C'est à Kinshasa qu'il pose ses valises. La capitale, immense, bruyante, impitoyable, devient son nouveau terrain d'apprentissage. Il n'y arrive pas avec des diplômes, mais avec une volonté brute. Son premier métier : vendeur de glace.

Un seau à la main, il arpente les rues, les marchés, les coins oubliés. Il affronte le soleil, la fatigue, les moqueries parfois. Mais il tient bon. Il apprend à parler aux gens, à gérer un petit revenu, à économiser, à se faire respecter. Ce n'est pas un simple travail c'est une école de vie.

Dans cette école-là, il découvre la rue, ses codes, ses douleurs, ses vérités. Il voit les enfants sans bancs, les femmes qui vendent pour survivre, les jeunes qui errent sans repères. Il comprend que pour changer les choses, il faut d'abord survivre, ensuite s'élever, et enfin agir. Et lui, il veut agir.

Son parcours scolaire, lui, est une lutte permanente. Sans bourse, sans piston, sans raccourci. Il fréquente les écoles de la capitale tout en multipliant les petits boulots. Il ne brille pas par les moyens, mais par la détermination. Il ne cherche pas à impressionner il avance, lentement, mais sûrement. Chaque cahier acheté est une victoire. Chaque examen réussi, une revanche sur la précarité.

Ce chapitre de sa vie, beaucoup l'ignorent. Ils ne voient que le costume, le titre, les micros. Mais c'est ici que tout commence. Dans la poussière des rues de Kinshasa, dans la sueur d'un vendeur de glace, dans les nuits sans électricité passées à réviser à la lueur d'une bougie. C'est là que se forge le regard social, la rigueur personnelle, et la sensibilité populaire d'un homme qui, des années plus tard, deviendra une figure politique respectée.

Après ses débuts dans la vente de glace, Auguy Kalonji enchaîne plusieurs petits métiers pour subvenir à ses besoins et poursuivre ses études. Il vend des articles de première nécessité, participe à des activités informelles, et reste toujours en contact avec les réalités du terrain.

Ce mode de vie, bien que difficile, lui permet de développer une connaissance fine des quartiers populaires de Kinshasa, en particulier ceux de la Tshangu.

Son parcours scolaire se poursuit malgré les obstacles. Il fréquente des écoles de la capitale, souvent avec des moyens limités, mais avec une volonté constante de réussir. Il n'a pas bénéficié de bourse, ni de soutien institutionnel. Ce sont ses efforts personnels, ses sacrifices et sa discipline qui lui permettent de progresser.

Ce contexte de vie l'amène à développer une sensibilité particulière envers les jeunes en difficulté, les enfants sans bancs à l'école, les femmes commerçantes, les motards, les veuves, et tous ceux que le système oublie. Il ne les observe pas de loin il a été l'un d'eux. C'est ce vécu qui façonne sa vision politique : une politique de proximité, de vérité, et de résultats.

Il ne cherche pas à se faire remarquer. Il agit dans le silence, dans la constance, dans la patience. Il comprend que pour être utile, il faut d'abord être présent. Il ne parle pas de changement il le vit. Il ne promet pas il construit. C'est dans cette jeunesse marquée par le courage que se forge l'homme de terrain, le bâtisseur, le rassembleur.

Dans les rues de Kinshasa, Auguy Kalonji ne se contente pas de survivre, il observe, il apprend, il s'imprègne des réalités sociales qui l'entourent, et chaque jour passé à vendre de la glace ou des articles de première nécessité devient pour lui une leçon silencieuse sur la résilience,

la dignité et la complexité des vies ordinaires, celles que l'on ne voit pas dans les discours officiels mais qui constituent pourtant la majorité du peuple congolais.

Ce quotidien rude, fait de fatigue physique, de calculs serrés pour économiser quelques francs, de regards parfois méprisants mais aussi de solidarités inattendues, forge en lui une conscience sociale profonde, une capacité à comprendre les frustrations des jeunes sans emploi, les sacrifices des femmes commerçantes, les espoirs des enfants qui étudient sans bancs, et les silences des veuves qui portent seules le poids de la famille, autant de visages que la politique traditionnelle ignore mais que lui, par son vécu, ne peut oublier.

Malgré les contraintes économiques, les nuits sans électricité, les journées de travail épuisantes, il poursuit ses études avec une détermination qui force le respect, fréquentant les écoles de la capitale avec régularité, jonglant entre les cours et les petits boulots, refusant de céder à la facilité ou à la résignation, convaincu que l'éducation est non seulement un droit mais aussi une arme pour transformer sa condition et celle des autres.

Il ne bénéficie d'aucune aide extérieure, ni bourse, ni soutien institutionnel, mais il avance, porté par une volonté intérieure qui ne faiblit pas, et chaque étape franchie dans son parcours scolaire devient une victoire personnelle, une preuve que même sans privilèges, il est possible de progresser, à condition de croire en soi et de ne jamais lâcher prise.

Ce vécu, souvent ignoré par ceux qui ne voient que le costume du député ou les apparitions publiques, est pourtant la racine de son engagement futur, car c'est dans cette jeunesse marquée par le courage, la débrouillardise et la proximité avec les réalités du peuple que se construit l'homme de terrain, celui qui ne parlera pas de politique comme d'un métier, mais comme d'un devoir, celui qui ne cherchera pas à séduire les foules, mais à servir les oubliés, celui qui ne viendra pas avec des promesses, mais avec des actes.

Dans les quartiers populaires de Kinshasa, là où les routes sont poussiéreuses, les écoles débordées, et les espoirs souvent étouffés par les réalités du quotidien, Auguy Kalonji ne se contente pas d'être un jeune qui cherche à s'en sortir, il devient peu à peu un repère, une présence constante, un visage familier que l'on croise dans les marchés, dans les rues, dans les rassemblements informels, toujours attentif, toujours à l'écoute, toujours animé par cette volonté de comprendre avant de prétendre agir.

Il ne cherche pas à se faire remarquer par des discours ou des slogans, mais par une constance dans l'effort, une rigueur dans le comportement, et une humilité dans l'approche, car il sait que dans ces milieux, les mots ne suffisent pas, que la confiance ne se demande pas, elle se mérite, et que le respect ne s'impose pas, il se construit jour après jour, par des gestes simples, des engagements tenus, et une présence réelle.

Son quotidien est rythmé par les allers-retours entre les cours et les petits boulots, entre les rêves qu'il nourrit et les obstacles qu'il affronte, entre les ambitions silencieuses et les urgences concrètes, et dans ce parcours sans raccourci, il apprend à ne jamais se plaindre, à ne jamais se victimiser, mais à transformer chaque difficulté en leçon, chaque échec en tremplin, chaque silence en force intérieure.

Il comprend très tôt que pour espérer changer les choses, il faut d'abord les vivre, les ressentir, les porter en soi, et c'est cette immersion totale dans la réalité des quartiers populaires qui lui donne une vision politique différente, une vision qui ne vient pas des livres ni des salons, mais du terrain, des gens, des douleurs partagées, des espoirs fragiles, et des luttes quotidiennes.

Ce n'est pas dans les amphithéâtres ni dans les conférences qu'il forge sa conscience sociale, mais dans les files d'attente pour l'eau, dans les discussions avec les vendeuses de pain, dans les regards des enfants qui étudient sans lumière, dans les récits des jeunes qui cherchent du travail sans diplôme, et dans les silences des mères qui portent seules le poids de la famille.

Chaque jour passé dans cette vie de débrouillardise devient une brique dans la construction de son identité, une pierre dans l'édifice de son engagement, et une preuve que l'on peut venir de loin, très loin, sans jamais perdre la dignité, sans jamais renier ses origines, et sans jamais oublier ceux qui n'ont pas eu la chance de s'élever.

L'ANCRAGE POPULAIRE A KINSHASA

Après ses années de débrouillardise et de formation personnelle, Auguy Kalonji s'installe durablement à Kinshasa, où il commence à se faire connaître pour son engagement social et sa proximité avec les populations. Il ne cherche pas à s'imposer par des discours, mais par des actes visibles, concrets, et répétés. Son nom circule dans les quartiers comme celui d'un jeune qui aide, qui écoute, qui agit, et qui ne promet rien qu'il ne puisse accomplir.

Son ancrage commence dans la Tshangu, mais s'étend rapidement à d'autres communes de la capitale. Il est présent à N'djili, N'sele, Masina, Kimbanseke, Kasavubu, Kintambo, et même dans les zones périphériques. Partout, il adopte la même méthode : aller vers les gens, comprendre leurs réalités, et chercher des solutions concrètes sans attendre les caméras ni les projecteurs. Il ne se positionne pas comme un supérieur, mais comme un interlocuteur direct, un bâtisseur engagé, un frère du quartier.

À Terre Jaune, quartier emblématique de la Tshangu, il devient une figure familière. Les habitants, en particulier les femmes et les jeunes, le surnomment affectueusement Papa Terre Jaune. Ce surnom n'est pas un titre politique, c'est une reconnaissance affective, une marque de respect née de la constance de sa présence et de la sincérité de ses actions.

Il est vu comme un fils du quartier, un protecteur, un homme qui ne parle pas de loin mais qui agit de près.

Le 29 juillet 2025, les veuves de Terre Jaune lui réservent un accueil bouleversant : chants, cris de joie, accolades, et des présents symboliques une chèvre, des tomates, des oignons, des feuilles de manioc, des régimes de bananes. Ce geste, profondément humain, le touche au point de verser des larmes. Il ne s'agit pas d'un événement orchestré, mais d'un moment sincère, qui témoigne de la relation réelle qu'il entretient avec les habitants, une relation fondée sur la confiance, la proximité et le respect mutuel.

Son engagement ne se limite pas aux cérémonies. Il intervient dans les conflits locaux, comme celui du 21 juillet 2025 entre les motards et la police de Terre Jaune. Plutôt que de fuir la tension, il réunit les parties, écoute les doléances, et promet de dialoguer avec les autorités pour restaurer le calme. Pour lui, Terre Jaune est une terre de paix, et il s'engage à préserver cette réputation par des actes concrets, pas par des déclarations.

Le 21 juin 2025, il lance le programme Élu-Élèves dans plusieurs écoles de Terre Jaune. Ce programme vise à créer un lien direct entre les élèves et leur représentant politique. Il échange avec eux, les encourage, et surtout, il souhaite bonne chance à ceux qui s'appêtent à passer l'Examen d'État.

Ce jour-là, il prend le temps de répondre aux questions des jeunes, de leur donner des conseils, et de les motiver à croire en leur avenir. Ce n'est pas un discours formel, c'est un dialogue sincère, une rencontre entre un élu et ceux qui construiront le pays demain.

Dans le même esprit, il remet plus de 300 bancs avec pupitres à trois écoles de la Tshangu : une école protestante à Secomaf (N'djili), le complexe scolaire Ebengo (N'sele), et le lycée Marie Madeleine Frescoaldi. Cette initiative s'inscrit dans le cadre du soutien à la gratuité de l'enseignement, une politique nationale qu'il appuie activement. Il ne se contente pas de défendre cette mesure dans les médias, il la matérialise sur le terrain, là où les enfants étudient à même le sol, là où les enseignants manquent de moyens, là où l'école est encore un luxe.

Son engagement auprès des jeunes ne s'arrête pas à l'éducation. Il est aussi présent dans les milieux sportifs et culturels. Le 17 août 2025, il participe à la finale du tournoi Bana Bibwa, organisé pour les jeunes du quartier Bibwa. Il remet des maillots, une coupe, des médailles et une cagnotte symbolique aux participants. Ce geste, simple mais fort, montre qu'il considère la jeunesse comme une priorité, non pas en théorie, mais en pratique, et qu'il croit au pouvoir du sport comme outil de cohésion, de discipline et d'espoir.

Il prend également en charge 150 anciens Kulunas, jeunes autrefois impliqués dans des actes de délinquance, et leur offre une aide financière pour démarrer des petites entreprises.

L'objectif est clair : transformer la violence en opportunité, redonner une place à ceux que la société a rejetés, et prouver que personne n'est irrécupérable. Il ne se contente pas de distribuer de l'argent. Il accompagne ces jeunes, les conseille, les suit, et les encourage à devenir des modèles dans leurs quartiers. Pour lui, la réinsertion ne se fait pas par des discours, mais par des actes concrets. Il croit que la dignité passe par le travail, et que la paix sociale passe par l'inclusion.

Dans ses interventions publiques, il insiste sur une idée forte

Être millionnaire, ce n'est pas accumuler des biens, c'est redonner le sourire à ceux qui ont perdu l'espoir. Cette phrase, reprise par plusieurs jeunes de Kinshasa, devient un slogan de son engagement social, une devise qui résume sa philosophie de vie et d'action.

Son action touche aussi les femmes. Il participe activement au Forum Top 50 RDC, qui récompense les 50 femmes juristes les plus influentes du pays. Il remet personnellement les trophées à deux figures emblématiques : la bâtonnière du Haut-Katanga et celle du Kongo-Central. À cette occasion, il offre à ces femmes son ouvrage *Un jour une femme, pour toujours une héroïne*, en hommage à leur parcours. Ce jour-là, l'émotion est palpable. Les femmes présentes saluent son geste, sa reconnaissance, et son respect envers celles qui font avancer la justice en RDC. Il ne parle pas de parité comme un concept politique, mais comme une réalité qu'il incarne dans ses actes.

À travers toutes ces initiatives, Auguy Kalonji confirme son ancrage populaire. Il ne travaille pas pour les caméras, mais pour les gens. Il ne cherche pas à séduire, mais à servir. Kinshasa le reconnaît comme un homme de terrain, un bâtisseur, un rassembleur. Pas de promesses creuses, mais des résultats visibles. Pas de distance, mais une présence constante. Pas de calcul, mais une conviction.

Dans sa démarche de proximité, Auguy Kalonji ne se contente pas d'intervenir ponctuellement dans les quartiers, il développe une approche structurée, cohérente et durable, en organisant des activités communautaires, des tournois sportifs, des rencontres citoyennes, et des visites régulières sur le terrain, afin de rester connecté aux réalités concrètes des habitants, de comprendre leurs besoins spécifiques, et de construire avec eux des solutions adaptées, loin des promesses générales et des discours standardisés.

Il ne délègue pas la relation avec le peuple, il l'assume personnellement, avec constance et humilité, en marchant dans les rues, en s'asseyant dans les cours des écoles, en dialoguant avec les jeunes, les femmes, les anciens, les motards, les chefs de quartier, les enseignants, les commerçants, et tous ceux qui font vivre Kinshasa au quotidien, souvent dans l'oubli des institutions, mais avec une dignité silencieuse que lui reconnaît et valorise.

Son engagement dans la réinsertion sociale devient un axe majeur de son action, notamment à travers le programme qu'il initie pour accompagner 150 anciens Kulunas, jeunes autrefois impliqués dans des actes de délinquance, qu'il identifie, rassemble, écoute, et soutient, non pas pour les exposer ou les instrumentaliser, mais pour leur offrir une vraie chance de reconstruction, en leur apportant une aide financière ciblée, un accompagnement moral, et une formation de base pour lancer des petites entreprises dans des domaines variés comme la coiffure, la couture, la mécanique, le commerce de proximité ou l'agriculture urbaine.

Il ne se limite pas à une aide ponctuelle, il organise des sessions de sensibilisation, des ateliers de formation, des rencontres de suivi, et des dialogues ouverts avec ces jeunes, pour les aider à structurer leurs projets, à gérer leurs revenus, à retrouver confiance en eux, et à se réintégrer dans leurs quartiers avec une nouvelle image, une nouvelle posture, et une nouvelle mission : devenir des modèles de transformation, des témoins vivants du changement possible, et des relais de paix dans une ville souvent marquée par la tension et la méfiance.

Les résultats ne tardent pas à se faire sentir, avec des témoignages de familles soulagées, de chefs de quartier reconnaissants, et de jeunes eux-mêmes qui expriment leur gratitude, leur fierté, et leur volonté de continuer sur cette voie, en montrant que la violence peut être remplacée par l'initiative, que l'errance peut céder la place à l'entrepreneuriat, et que l'exclusion peut être transformée en inclusion, à condition d'avoir un

leader qui croit en eux, qui les respecte, et qui les accompagne sans jugement.

Auguy Kalonji refuse toute récupération politique ou médiatique de ces actions, préférant le travail discret, le suivi réel, et l'impact durable, convaincu que la réinsertion n'est pas une stratégie électorale, mais un devoir moral, une responsabilité citoyenne, et une mission républicaine, qui exige du temps, de la patience, et une foi profonde dans la capacité de chacun à changer, à grandir, et à contribuer au bien commun.

Dans certains quartiers, les jeunes réinsérés deviennent des agents de sensibilisation, intervenant dans les écoles, les marchés et les lieux publics pour raconter leur parcours, partager leur expérience, et encourager leurs pairs à croire en la possibilité d'une autre vie, d'un autre chemin, d'un autre avenir, et cette dynamique collective, portée par des histoires vraies et des visages connus, permet de renforcer la cohésion sociale, de prévenir les conflits, et de construire une paix durable, fondée sur l'inclusion, la dignité et le travail.

Auguy Kalonji veille aussi à ce que ces jeunes ne soient pas stigmatisés, en travaillant avec les autorités locales, les chefs de quartier et les forces de sécurité pour changer le regard porté sur eux, pour favoriser leur intégration, et pour rappeler que la réinsertion ne peut réussir que si la société accepte de tourner la page, d'ouvrir les bras, et de reconnaître la valeur de ceux qui ont choisi de se relever.

À travers cette action, il confirme sa vision politique : servir les oubliés, réparer les fractures, bâtir par le bas, et incarner une politique de terrain, de vérité, et de transformation, qui ne parle pas de changement, mais qui le provoque, qui ne promet pas l'inclusion, mais qui la pratique, et qui le fait sans bruit, mais avec efficacité.

Dans les quartiers de Kinshasa, là où les promesses politiques s'effacent souvent devant les urgences sociales, Auguy Kalonji s'impose par une présence constante, une capacité à écouter sans filtre, à comprendre sans préjugé, et à agir sans délai, en s'appuyant sur une connaissance intime du terrain, acquise non pas dans les bureaux, mais dans les rues, les écoles, les marchés, et les lieux de vie où les citoyens expriment leurs besoins avec sincérité et parfois avec détresse.

Il ne se contente pas de répondre aux sollicitations, il anticipe les problèmes, il identifie les zones oubliées, il mobilise les ressources disponibles, et il intervient là où les autres hésitent, là où les caméras ne vont pas, là où les institutions tardent, convaincu que la politique ne doit pas être une fonction d'apparat, mais un outil de transformation directe, visible, et durable, au service de ceux qui n'ont pas le luxe d'attendre.

Dans sa démarche, il refuse la logique du clientélisme, il rejette les calculs électoralistes, et il privilégie une approche fondée sur la

dignité, la responsabilité et la transparence, en considérant chaque citoyen comme un partenaire, chaque quartier comme une priorité, et chaque problème comme une mission à résoudre, sans détour, sans délai, et sans compromis sur les principes.

Il ne parle pas de développement comme un concept abstrait, il le matérialise par des bancs livrés dans les écoles, par des tournois organisés pour les jeunes, par des aides concrètes aux femmes commerçantes, par des programmes de réinsertion pour les anciens Kulunas, et par des interventions directes dans les conflits locaux, où il joue le rôle de médiateur, de facilitateur, et parfois de protecteur, avec une autorité naturelle qui ne vient pas du titre, mais de la confiance qu'il inspire.

Son action dans les communes de Kinshasa s'inscrit dans une logique de proximité absolue, où chaque déplacement est une occasion d'écoute, chaque rencontre une opportunité de dialogue, et chaque initiative une réponse à un besoin réel, exprimé par les habitants eux-mêmes, sans filtre, sans protocole, et sans mise en scène, car pour lui, la politique ne doit pas se jouer sur les plateaux, mais se vivre sur le terrain.

Il refuse de se couper du peuple, il refuse de se réfugier dans les institutions, et il refuse de se contenter d'un mandat sans impact, préférant multiplier les descentes sur terrain, les réunions communautaires, les visites d'écoles, les échanges avec les jeunes, et les actions concrètes qui changent la vie des gens, même modestement, mais toujours sincèrement, toujours durablement, et toujours avec la même conviction : servir sans relâche.

À travers cette posture, Auguy Kalonji construit une relation unique avec les habitants de Kinshasa, une relation fondée sur la vérité, sur la constance, et sur le respect mutuel, qui dépasse les clivages politiques, les appartenances partisans, et les intérêts personnels, pour s'inscrire dans une dynamique de confiance, de solidarité, et de construction collective, où chacun se sent écouté, considéré, et impliqué.

Dans sa manière de servir, Auguy Kalonji ne cherche ni la reconnaissance institutionnelle ni les honneurs publics, car ce qui l'anime profondément, ce n'est pas la visibilité politique mais la transformation réelle des conditions de vie des citoyens, et c'est cette conviction qui le pousse à rester constamment sur le terrain, à multiplier les descentes dans les quartiers, à dialoguer avec les habitants, et à intervenir là où les besoins sont urgents, là où les voix sont étouffées, là où les attentes sont souvent ignorées par les autorités.

Il ne se contente pas d'écouter les doléances, il les transforme en actions, en projets, en solutions concrètes, et c'est cette capacité à passer de l'écoute à l'exécution qui le distingue dans l'espace public, car pour lui, chaque problème soulevé par un citoyen mérite une réponse, chaque demande exprimée mérite une attention, et chaque souffrance partagée mérite une réparation, même modeste, même partielle, mais toujours sincère et engagée.

Dans les communes de Kinshasa, il est reconnu comme un homme accessible, un élu qui ne s'est pas éloigné du peuple après son élection, un leader qui continue de marcher dans les rues, de visiter les marchés, de participer aux événements communautaires, et de maintenir un lien direct avec les réalités locales, sans filtre, sans protocole, sans barrière, car il considère que la proximité est une exigence, pas une option, et que la confiance se construit dans la constance, pas dans les apparitions ponctuelles.

Son style de leadership repose sur la simplicité, la rigueur et la cohérence, et c'est cette posture qui lui vaut le respect des habitants, des chefs de quartier, des enseignants, des jeunes, des femmes commerçantes, et de tous ceux qui voient en lui non pas un politicien de plus, mais un bâtisseur, un rassembleur, un homme de terrain qui ne parle pas de transformation, mais qui la provoque, qui ne promet pas l'inclusion, mais qui la pratique, et qui le fait avec discrétion, mais avec efficacité.

À travers ses multiples interventions, ses programmes de soutien, ses actions éducatives, ses initiatives sportives, ses efforts de réinsertion, et sa présence constante dans les quartiers, Auguy Kalonji construit une relation durable avec les habitants de Kinshasa, une relation fondée sur la vérité, sur le respect, et sur l'engagement, et c'est cette relation qui devient le socle de son action politique, le moteur de sa vision, et la source de sa légitimité.

LE DEPUTE BATISSEUR

L'entrée d'Auguy Kalonji dans la sphère politique ne résulte ni d'un calcul stratégique ni d'une ambition personnelle, mais d'un prolongement naturel de son engagement social, forgé au fil des années passées sur le terrain, au contact direct des populations, des réalités locales, et des urgences quotidiennes que beaucoup de responsables ignorent ou fuient. Après avoir écouté, servi, accompagné et soutenu les habitants de Kinshasa dans leurs luttes concrètes, il décide de porter leurs préoccupations à l'échelle nationale, en se présentant aux élections législatives pour devenir député national de la ville de Kinshasa.

Son élection ne repose pas sur des slogans, mais sur une réputation construite dans les rues, les écoles, les marchés, les terrains de sport, et les lieux de vie où il a su se rendre utile, disponible et constant. Une fois élu, il ne change ni de posture ni de méthode. Il ne commence pas son mandat par des discours, mais par des chantiers. Il lance le programme 50 ponts pour Kinshasa, une initiative concrète, ambitieuse et urgente, destinée à lutter contre les érosions, à désenclaver les quartiers, et à faciliter la mobilité urbaine dans une capitale souvent paralysée par l'absence d'infrastructures de base.

Il visite personnellement les sites concernés, notamment à N'sele, Kintambo, Mokali, Badara, et dans d'autres zones longtemps négligées par les autorités. Il ne délègue pas la présence sur le terrain, il l'assume

pleinement, en bottes, aux côtés des ingénieurs, des ouvriers et des riverains, pour suivre l'évolution des travaux, vérifier leur qualité, et s'assurer que les engagements pris sont respectés dans les délais et dans les normes. Il ne se contente pas de poser la première pierre, il revient pour voir la dernière.

Son style de leadership est direct, pragmatique et orienté vers les résultats. Il refuse les promesses vagues, les annonces spectaculaires et les discours creux. Il préfère annoncer ce qui est déjà en cours, ce qui est visible, ce qui est vérifiable. Cette approche lui vaut le respect des communautés locales, mais aussi l'attention des institutions nationales, qui reconnaissent en lui un élu sérieux, engagé et crédible.

En parallèle, il développe une identité politique forte à travers son parti, ABIR (*Alliance des Bâtisseurs intègres pour la République*). Le parti est officiellement lancé avec l'inauguration de son siège national, la présentation de son hymne, et la mise en ligne de son site web. ABIR se positionne comme un mouvement de terrain, porté par des valeurs de travail, de justice et de proximité. Le symbole du parti un chapeau et un casque de bâtisseur reflète sa philosophie : bâtir avec les mains, penser avec la tête, et servir avec le cœur.

Il ne veut pas d'un parti de salon, mais d'un mouvement actif, présent et utile. Il organise des réunions avec les fédérations locales, forme des jeunes cadres, et veille à ce que le parti reste connecté aux réalités du terrain. Le siège national d'ABIR devient un lieu de rencontre

pour les citoyens, les militants, les jeunes entrepreneurs et les leaders communautaires.

On y discute de projets, on y lance des initiatives, et on y construit une vision collective. Le parti ne se limite pas à défendre une idéologie, il veut produire des résultats.

Dans ses interventions publiques, Auguy Kalonji insiste sur la responsabilité des élus. Pour lui, être député, ce n'est pas siéger à l'Assemblée pour observer, c'est rendre compte, agir, et rester accessible. Il refuse la politique de distance et privilégie la politique de proximité. Il continue de marcher dans les rues, de visiter les écoles, de participer aux événements communautaires, et de maintenir un lien direct avec les citoyens. Il reste fidèle à ses habitudes, à ses origines, et à sa manière de faire : être présent, écouter, et agir.

En tant que député national, Auguy Kalonji ne limite pas son rôle à l'enceinte de l'Assemblée, car pour lui, le mandat parlementaire ne doit pas être une fonction d'observation ou de représentation symbolique, mais un levier d'action directe, un outil de transformation concrète, et une responsabilité permanente envers ceux qui lui ont confié leur voix, leur espoir et leur confiance dans les urnes. Il multiplie les descentes sur terrain, les rencontres communautaires, les suivis de projets, et les interventions dans les zones sinistrées, convaincu que la politique ne peut être utile que si elle reste connectée aux réalités du peuple.

Il s'implique personnellement dans la lutte contre les érosions qui menacent plusieurs quartiers de Kinshasa, notamment à Mokali, Badara,

et dans certaines parties de N'sele, où il est vu sur les chantiers, en bottes, aux côtés des ouvriers, des ingénieurs et des riverains, non pas pour faire acte de présence, mais pour superviser les travaux, vérifier leur avancement, et s'assurer que les engagements pris sont respectés dans les délais et dans les normes, car il considère que chaque infrastructure réalisée est une victoire contre l'abandon, contre l'oubli, et contre la résignation.

Son approche est simple, directe et rigoureuse : identifier les problèmes, proposer des solutions, mobiliser les moyens, et suivre leur mise en œuvre jusqu'à leur achèvement, sans détour, sans délai, et sans compromis sur la qualité, car il refuse que les projets publics soient bâclés, détournés ou abandonnés, et il veille personnellement à ce que chaque chantier lancé soit mené à terme, avec sérieux, transparence et efficacité.

En parallèle, il renforce la structure de son parti ABIR, en organisant des réunions avec les fédérations locales, en formant des jeunes cadres, en structurant les antennes communales, et en veillant à ce que le parti reste connecté aux réalités du terrain, aux préoccupations des citoyens, et aux dynamiques locales, car il ne veut pas d'un parti de salon, mais d'un mouvement actif, présent, et utile, capable de produire des résultats, de porter des projets, et de construire une vision collective fondée sur le travail, la justice et la proximité.

Le siège national d'ABIR devient un lieu de rencontre pour les citoyens, les militants, les jeunes entrepreneurs et les leaders

communautaires, un espace ouvert où l'on discute de projets, où l'on lance des initiatives, et où l'on construit une dynamique participative, inclusive et constructive, loin des logiques partisans, des querelles politiques, et des ambitions personnelles, car pour Auguy Kalonji, la politique doit être un service, pas une carrière, une mission, pas une stratégie, et une responsabilité, pas un privilège.

Dans ses interventions publiques, il insiste sur la responsabilité des élus, sur la nécessité de rendre compte, d'agir, et de rester accessible, car il refuse la politique de distance, la politique de silence, et la politique de posture, et il privilégie une politique de proximité, de vérité et de résultats, en restant fidèle à ses habitudes, à ses origines, et à sa manière de faire : être présent, écouter, comprendre, et agir, sans bruit, mais avec impact.

Dans les couloirs des institutions, Auguy Kalonji ne se présente jamais comme un demandeur de faveur personnelle, mais comme un porteur de dossiers urgents, concrets et collectifs, qu'il défend avec rigueur, méthode et insistance, car il sait que Kinshasa, avec ses millions d'habitants, ne peut plus attendre des solutions théoriques ou des promesses différées, mais exige des réponses immédiates, des engagements fermes et des résultats visibles, notamment dans les domaines de l'eau, de l'électricité, de la voirie, de l'éducation et de la sécurité.

Il entretient un dialogue constant avec les ministères, les gouvernorats, les agences techniques et les partenaires internationaux,

non pas pour se positionner politiquement, mais pour faire avancer les projets de développement, pour débloquer les financements, pour accélérer les procédures, et pour garantir que les initiatives lancées sur le terrain soient soutenues, consolidées et pérennisées, car il refuse que les efforts locaux soient sabotés par l'inertie administrative ou la négligence institutionnelle.

En parallèle, il continue de renforcer la visibilité et la structuration du parti ABIR, en organisant des conférences, des formations pour les jeunes leaders, et des campagnes de sensibilisation sur la citoyenneté, la responsabilité et le développement local, car il considère que la politique ne doit pas être réservée à une élite, mais ouverte à tous ceux qui veulent servir, construire et transformer, et que chaque jeune engagé mérite d'être formé, accompagné et valorisé dans son parcours.

Il utilise les réseaux sociaux non pas pour se mettre en scène, mais pour rendre compte de ses actions, pour publier les avancées des projets, pour répondre aux préoccupations des citoyens, et pour maintenir un lien direct, transparent et permanent avec la population, car il refuse de se cacher derrière des porte-paroles, des communiqués ou des silences, et il préfère s'exprimer lui-même, avec clarté, avec responsabilité, et avec la volonté de rester accessible à tous.

Dans les quartiers, il est perçu comme un homme qui n'a pas changé, qui n'a pas oublié d'où il vient, qui n'a pas renié ses habitudes, et qui continue de marcher dans les rues, de visiter les marchés, de

participer aux événements communautaires, de s'asseoir dans les écoles, et de dialoguer avec les habitants, sans protocole, sans barrière, et sans mise en scène, car pour lui, le mandat ne doit jamais devenir un mur entre l'élu et le peuple, mais un pont, un lien, une passerelle de service et de transformation.

Dans l'hémicycle, Auguy Kalonji ne prend pas la parole pour se faire entendre, mais pour faire avancer des causes précises, des dossiers urgents, des réalités vécues qu'il porte avec la même intensité que lorsqu'il marchait dans les rues de Kinshasa, car pour lui, chaque intervention doit être utile, chaque mot doit servir, et chaque prise de position doit traduire une conviction profonde, enracinée dans l'expérience du terrain et non dictée par des intérêts partisans ou des calculs politiques.

Il ne cherche pas à briller dans les débats, mais à défendre des priorités concrètes : l'accès à l'eau potable dans les zones enclavées, la lutte contre les érosions qui menacent des milliers de familles, la gratuité de l'enseignement qui ne doit pas rester un slogan mais devenir une réalité tangible dans chaque école, et la réinsertion des jeunes marginalisés qui doivent être considérés comme des citoyens à part entière et non comme des problèmes à écarter.

Il travaille en réseau avec d'autres députés, avec des ministres, avec des gouverneurs, avec des partenaires techniques et financiers, non pas pour se positionner politiquement, mais pour obtenir des résultats, pour faire avancer les projets, pour débloquer les situations, et pour

garantir que les décisions prises à Kinshasa aient un impact réel dans les quartiers, dans les écoles, dans les centres de santé, dans les marchés, et dans les familles qui attendent des réponses depuis trop longtemps.

Il refuse de se laisser enfermer dans une logique de pouvoir, de privilège ou de confort, et il continue de vivre avec la même simplicité, la même rigueur et la même proximité qu'avant son élection, car il considère que le mandat ne doit pas changer l'homme, mais amplifier son engagement, renforcer sa responsabilité, et approfondir sa mission, et c'est cette fidélité à lui-même qui lui vaut le respect de ceux qui l'ont connu avant, de ceux qui l'ont vu grandir, lutter, et bâtir sans jamais trahir ses principes.

Il reste attentif à chaque appel, à chaque message, à chaque plainte qui lui parvient, que ce soit par téléphone, par courrier, ou par les réseaux sociaux, et il prend le temps de répondre, de suivre, de relancer, car il sait que derrière chaque demande, il y a une vie, une famille, une attente, et que l'indifférence est la pire des violences que peut commettre un élu envers ceux qui l'ont mandaté.

Dans sa manière de servir, il ne cherche pas à tout faire seul, mais à mobiliser, à fédérer, à responsabiliser, en créant des équipes locales, en formant des relais communautaires, en soutenant les initiatives citoyennes, et en encourageant les jeunes à s'impliquer, à proposer, à agir, car il croit que le développement ne peut pas venir d'en haut, mais qu'il doit se construire avec les gens, à partir de leurs besoins, de leurs idées, et de leur énergie.

L'ÉDUCATION COMME PRIORITE

Dans la vision politique d'Auguy Kalonji, l'éducation n'est pas un secteur parmi d'autres, mais le socle de toute transformation nationale, le point de départ de chaque destin, et la condition essentielle pour bâtir une République forte, juste et durable. Il considère que chaque enfant congolais, quel que soit son quartier, son origine ou sa condition sociale, doit pouvoir apprendre dans la dignité, sans barrière financière, sans discrimination, et sans compromis sur la qualité de l'enseignement.

Son engagement pour l'éducation ne se limite pas aux discours, il se traduit par des actions concrètes, visibles et ciblées, notamment dans les communes les plus défavorisées de Kinshasa, où les écoles manquent de bancs, de pupitres, de manuels, de salles de classe, et parfois même de murs. Le 25 septembre 2025, il procède à la remise de plus de 300 bancs avec pupitres à trois écoles de la Tshangu : une école conventionnée protestante à Secomaf (N'djili), le complexe scolaire Ebengo (N'sele), et le lycée Marie Madeleine Frescoaldi. Cette opération, menée avec rigueur et discrétion, vise à répondre à un problème concret : des centaines d'élèves contraints de suivre les cours assis à même le sol, ou à trois par banc, dans des conditions indignes d'un pays qui aspire au progrès.

Mais son engagement ne s'arrête pas à la logistique. Il prend le temps de visiter les écoles, de parler aux élèves, d'écouter les enseignants, et de comprendre les réalités de chaque établissement, car

pour lui, l'éducation ne se résume pas à des infrastructures, elle repose aussi sur la motivation des élèves, la reconnaissance des enseignants, et la qualité du lien entre l'école et la communauté. Il encourage les jeunes à croire en eux, à persévérer, à viser l'excellence malgré les difficultés, et il rappelle que l'école est un tremplin, pas une contrainte, une chance, pas une formalité.

Deux mois plus tôt, le 21 juin 2025, il avait déjà lancé le programme Élu-Élèves à Terre Jaune, un projet novateur qui vise à créer un lien direct entre les élèves et leur représentant politique, non pas pour faire de la politique dans les écoles, mais pour montrer aux jeunes qu'ils comptent, qu'ils ont une voix, et qu'ils peuvent être entendus. Ce jour-là, il échange avec les élèves, répond à leurs questions, leur donne des conseils, et leur souhaite bonne chance pour l'Examen d'État, dans une ambiance simple, sincère et inspirante.

Son engagement pour l'éducation s'étend aussi à la formation supérieure, à la coopération internationale, et à la promotion des jeunes talents. Le 26 septembre 2024, deux jours avant leur départ pour le Maroc, quatre boursiers de la Fondation Auguy Kalonji (FOKA) rencontrent l'ambassadeur du Royaume du Maroc en RDC, Rachid Agassim. Accompagnés par Auguy Kalonji lui-même, les étudiants expriment leur gratitude pour cette opportunité offerte par le Royaume du Maroc, sous l'impulsion de Sa Majesté le Roi Mohammed VI. Lors de cette rencontre, les boursiers saluent également la bienveillance du président Félix Antoine Tshisekedi et de la Première ministre Judith

Suminwa, pour leur rôle dans le renforcement de la coopération entre la RDC et le Maroc.

Un dîner d'honneur est organisé en fin de journée, dans une ambiance chaleureuse et fraternelle.

Cette initiative illustre la volonté d'Auguy Kalonji de connecter les jeunes congolais aux réseaux internationaux, de leur offrir des perspectives nouvelles, et de les encourager à devenir des ambassadeurs du savoir, des porteurs de solutions, et des bâtisseurs de la République. Il ne s'agit pas seulement d'envoyer des étudiants à l'étranger, mais de préparer une génération capable de transformer le pays, avec des compétences solides, une vision claire, et un engagement profond.

La Fondation FOKA devient ainsi un outil stratégique pour l'éducation, la mobilité académique, et le développement du capital humain. Elle incarne la vision d'un leadership qui investit dans les jeunes, non pas pour les instrumentaliser, mais pour les responsabiliser, les valoriser, et les accompagner dans leur parcours, avec sérieux, avec méthode, et avec foi dans leur potentiel.

Dans sa manière de soutenir l'éducation, Auguy Kalonji ne se limite pas à des gestes ponctuels ou à des interventions symboliques, car il considère que chaque action en faveur de l'école doit s'inscrire dans une logique de continuité, de cohérence et d'impact durable, et c'est pourquoi il veille à ce que les équipements remis soient utilisés efficacement, que les élèves bénéficient réellement des améliorations apportées, et que les enseignants soient impliqués dans le processus, non

pas comme simples exécutants, mais comme partenaires essentiels de la réussite éducative.

Il accorde une attention particulière aux écoles de la Tshangu, où les besoins sont souvent criants, les infrastructures dégradées, et les conditions d'apprentissage difficiles, et il multiplie les visites, les échanges, les soutiens matériels et les encouragements, convaincu que c'est dans ces zones que se joue l'avenir de Kinshasa, que c'est là que se trouvent les talents à révéler, les intelligences à cultiver, et les leaders de demain à former, à condition de leur offrir un cadre digne, stable et motivant.

Il ne fait pas de distinction entre les écoles publiques et privées, entre les établissements conventionnés et non conventionnés, car pour lui, chaque enfant mérite les mêmes chances, chaque enseignant mérite le même respect, et chaque école mérite la même attention, et c'est cette vision inclusive, équitable et républicaine qui guide ses décisions, ses priorités et ses engagements, loin des logiques partisans ou des préférences personnelles.

Lors des examens officiels, il est souvent présent pour encourager les finalistes, leur souhaiter bonne chance, leur rappeler que leur avenir est entre leurs mains, et leur transmettre un message de confiance, de responsabilité et d'espoir, car il sait que ces moments sont décisifs, que les jeunes ont besoin de repères, de soutien moral, et de reconnaissance, et il tient à leur montrer qu'ils ne sont pas seuls, qu'ils comptent, et que leur réussite intéresse leurs dirigeants.

Il soutient également les enseignants, qu'il considère comme les piliers silencieux de la République, les bâtisseurs de conscience, les artisans de la transformation nationale, et il écoute leurs revendications, leurs besoins, leurs frustrations, en plaidant pour de meilleures conditions de travail, une reconnaissance réelle de leur rôle, et une revalorisation de leur statut, car il sait que sans enseignants motivés, formés et respectés, il ne peut y avoir d'éducation de qualité, ni de développement durable.

Son approche est globale, humaine et pragmatique, et elle repose sur une conviction simple mais forte : l'école ne doit pas être un lieu de souffrance, mais un espace de croissance, de découverte et de dignité, et chaque enfant qui franchit le portail d'un établissement scolaire doit pouvoir se sentir en sécurité, respecté, encouragé et valorisé, car c'est ainsi que naissent les vocations, que se construisent les parcours, et que se prépare l'avenir d'un pays.

Dans sa vision de l'éducation, Auguy Kalonji ne voit pas seulement des élèves en uniforme, des enseignants devant un tableau, ou des bâtiments scolaires à réhabiliter, il voit des destins en construction, des rêves en gestation, des avenir qui dépendent de la qualité de l'encadrement, de la stabilité des infrastructures, et surtout de la considération que la République accorde à ses enfants, car il est convaincu que chaque banc installé, chaque pupitre livré, chaque mot d'encouragement prononcé est une pierre posée dans l'édifice national.

Il ne parle jamais de l'école comme d'un outil électoral, ni comme d'un thème de campagne, mais comme d'une mission permanente, d'un devoir moral, d'un combat quotidien, et c'est pourquoi il ne se contente pas de visiter les établissements en période d'examen ou lors des cérémonies officielles, mais il y retourne, il suit, il écoute, il vérifie, il relance, car il veut que les engagements pris soient tenus, que les promesses faites soient respectées, et que les élèves et les enseignants sentent que leur réalité est prise en compte, non pas en surface, mais en profondeur.

Il considère que l'éducation ne doit pas être un privilège réservé à ceux qui ont les moyens, mais un droit garanti pour tous, et il se bat pour que les enfants des quartiers populaires, ceux qui étudient dans des conditions précaires, ceux qui marchent des kilomètres pour rejoindre leur école, ceux qui n'ont ni livres ni repas à midi, puissent bénéficier des mêmes chances que les autres, car il refuse que la pauvreté soit une barrière à la connaissance, et que l'origine sociale détermine le niveau d'instruction.

Il croit que l'école est le premier lieu où se construit la citoyenneté, où se forge la conscience nationale, où se développe le sens de la responsabilité, et c'est pourquoi il insiste sur la nécessité de valoriser les enseignants, de renforcer les programmes, de moderniser les infrastructures, et de créer un environnement propice à l'apprentissage, à l'épanouissement et à l'émancipation, car il sait que sans une jeunesse instruite, encadrée et motivée, aucun projet de développement ne peut réussir.

À travers ses actions, ses paroles et ses engagements, Auguy Kalonji envoie un message clair à la nation : l'éducation n'est pas une dépense, c'est un investissement, ce n'est pas une charge, c'est une solution, ce n'est pas une formalité, c'est une urgence, et il appelle tous les acteurs politiques, administratifs, communautaires à se mobiliser, à s'impliquer, à contribuer, car il est convaincu que l'école est l'affaire de tous, et que chaque enfant congolais mérite un avenir construit sur le savoir, la dignité et l'espoir.

Dans sa manière d'agir pour l'éducation, Auguy Kalonji ne cherche ni la reconnaissance médiatique ni les applaudissements institutionnels, car ce qui l'anime profondément, c'est la conviction que chaque enfant congolais, où qu'il soit né, quel que soit son nom ou sa condition, mérite un accès équitable à la connaissance, à la culture, à l'éveil de l'esprit, et que cette égalité des chances ne peut être garantie que si l'école devient un sanctuaire de dignité, de rigueur et d'espérance.

Il refuse que l'école soit un lieu de reproduction des inégalités, un espace où les plus pauvres sont condamnés à l'échec dès le seuil franchi, et c'est pourquoi il s'emploie à briser les barrières invisibles qui séparent les enfants selon leur origine sociale, en apportant des bancs là où il n'y en avait pas, en réhabilitant des salles de classe abandonnées, en soutenant les enseignants oubliés, et en créant des ponts entre les élèves et leurs représentants, pour que la politique cesse d'être une abstraction et devienne une présence bienveillante, attentive et utile.

Il ne conçoit pas l'éducation comme une simple transmission de savoirs, mais comme une construction de l'être, une formation de la conscience, une préparation à la citoyenneté, et c'est pourquoi il insiste pour que les jeunes soient non seulement instruits, mais aussi écoutés, valorisés, responsabilisés, car il croit que l'école doit former des bâtisseurs, pas des spectateurs, des acteurs, pas des suiveurs, et que chaque élève, même le plus discret, porte en lui une lumière qu'il faut révéler.

Il ne se lasse jamais de répéter que l'école est le premier chantier de la République, celui qui conditionne tous les autres, et que si l'on veut un Congo fort, juste et prospère, il faut commencer par donner à ses enfants les outils pour penser, pour créer, pour décider, et pour rêver, car un pays qui néglige ses écoles est un pays qui prépare son effondrement, tandis qu'un pays qui investit dans ses élèves prépare sa renaissance.

À travers ses engagements, ses visites, ses dons, ses échanges et ses programmes, Auguy Kalonji ne fait pas que soutenir l'éducation il la réinvente, il la ré humanise, il la rend vivante, proche, et essentielle, et c'est cette vision, enracinée dans son propre parcours, dans ses souvenirs d'élève sans banc, dans ses nuits d'étude à la bougie, dans ses cahiers achetés à crédit, qui donne à son action une force que ni le temps ni les circonstances ne peuvent altérer.

Dans les milieux politiques et institutionnels, certains commencent à percevoir l'engagement d'Auguy Kalonji pour l'éducation non plus comme une simple initiative sociale, mais comme une stratégie de fond, une construction méthodique d'un pouvoir populaire fondé sur la connaissance, sur la conscience, et sur la capacité des jeunes à penser par eux-mêmes, à questionner les dogmes, à refuser les abus, et à exiger des comptes, car il sait que l'école, lorsqu'elle est bien menée, ne produit pas des suiveurs, mais des citoyens libres, lucides et exigeants.

Il ne se contente pas de distribuer des bancs ou de visiter des écoles, il installe une dynamique qui dérange ceux qui ont bâti leur influence sur l'ignorance des masses, sur la dépendance des jeunes, et sur la fragilité des enseignants, car en renforçant l'éducation, en valorisant les professeurs, en motivant les élèves, et en connectant les écoles à la politique de proximité, il brise les chaînes invisibles qui maintiennent les populations dans l'attente, dans la peur, et dans le silence.

Il ne parle pas de réforme, il l'incarne, il ne propose pas des modèles importés, il construit des solutions locales, enracinées dans les réalités de Kinshasa, dans les besoins des quartiers, et dans les aspirations des familles, et c'est cette cohérence, cette constance, cette audace tranquille qui commence à inquiéter ceux qui ont toujours cru que le peuple ne pouvait pas penser, que les jeunes ne pouvaient pas décider, et que les enseignants ne pouvaient pas revendiquer.

Il ne cherche pas à séduire les institutions, il les interpelle, il les pousse à agir, à investir, à rendre des comptes, et il le fait avec des chiffres, avec des témoignages, avec des résultats, car il sait que dans un pays où l'éducation est négligée, la corruption prospère, la violence s'installe, et l'injustice devient une norme, tandis que dans un pays où l'école est respectée, la République se renforce, la démocratie s'enracine, et la dignité devient une réalité.

Il ne craint pas les critiques, il les accueille, il y répond, il les transforme en moteur d'amélioration, et il refuse de se taire face aux lenteurs, aux détournements, aux abandons, car il considère que chaque enfant qui étudie dans la poussière, chaque enseignant qui travaille sans salaire, chaque école qui fonctionne sans pupitres est une alerte, un cri, une urgence, et que le silence des autorités face à ces réalités est une faute grave, une trahison de la mission républicaine.

À travers son action, Auguy Kalonji ne construit pas seulement des bancs, il construit une armée silencieuse de jeunes conscients, de professeurs engagés, de parents mobilisés, et c'est cette force, invisible mais réelle, qui commence à faire trembler ceux qui ont toujours cru que le pouvoir se maintient par la peur, alors qu'il se perd dès que le peuple commence à comprendre, à s'organiser, et à exiger.

LA REINSERTION SOCIALE PAR L'ACTION

Dans les quartiers populaires de Kinshasa, où la jeunesse est souvent livrée à elle-même, confrontée à l'oisiveté, au chômage, à la précarité et à l'absence de perspectives, Auguy Kalonji refuse de détourner le regard, refuse de se contenter de discours compassionnels, et choisit de s'attaquer à l'un des défis les plus sensibles de la capitale : la réinsertion des jeunes en rupture sociale, notamment ceux que l'on appelle les anciens Kulunas, ces jeunes autrefois impliqués dans des actes de délinquance, marginalisés par la société, stigmatisés par les institutions, et souvent abandonnés par leurs propres familles.

Plutôt que de les juger ou de les exclure, il décide de leur tendre la main, de leur offrir une chance réelle de transformation, de leur proposer un accompagnement concret, structuré et durable, fondé sur le respect, la dignité et la confiance, car il est convaincu que personne n'est irrécupérable, que chaque être humain peut changer, et que la République ne peut se construire en laissant derrière elle ceux qui ont chuté mais veulent se relever.

Il identifie 150 jeunes ex-Kulunas, issus de différents quartiers de Kinshasa, et leur offre une aide financière pour lancer de petites entreprises dans des secteurs variés : coiffure, couture, mécanique, commerce de proximité, agriculture urbaine, et autres activités génératrices de revenus, choisies en fonction de leurs compétences, de leurs aspirations et des réalités locales, car il ne veut pas imposer des

modèles extérieurs, mais construire des solutions enracinées dans le vécu de chacun.

Mais cette aide ne se limite pas à un appui matériel. Il organise des sessions de sensibilisation, des rencontres de suivi, des ateliers de formation, et des dialogues ouverts, pour les aider à structurer leurs projets, à gérer leurs revenus, à développer leur autonomie, et à se réintégrer dans la société avec une nouvelle image, une nouvelle posture, et une nouvelle mission : devenir des modèles de transformation, des témoins vivants du changement possible, et des relais de paix dans leurs quartiers.

Les résultats ne tardent pas à se faire sentir. Plusieurs jeunes stabilisent leurs activités, génèrent des revenus, et retrouvent leur place dans la communauté. Certains deviennent des références locales, des exemples cités par les chefs de quartier, des sources d'inspiration pour leurs pairs. Les témoignages affluent : des mères soulagées de voir leurs fils changer de comportement, des voisins qui saluent l'initiative, des jeunes eux-mêmes qui reconnaissent que sans cette main tendue, ils seraient restés dans l'errance, dans la violence, ou dans l'oubli.

Auguy Kalonji refuse de capitaliser politiquement sur ces résultats. Il rejette les cérémonies spectaculaires, les récupérations médiatiques, et les mises en scène. Il préfère le travail discret, le suivi réel, et l'impact durable.

Pour lui, la réinsertion n'est pas une stratégie électorale, c'est un devoir moral, une responsabilité citoyenne, et une mission républicaine, qui exige du temps, de la patience, et une foi profonde dans la capacité de chacun à se reconstruire.

Il continue à rencontrer les jeunes, à les écouter, à les orienter, à les encourager à devenir des relais dans leurs quartiers, à sensibiliser leurs pairs, à participer à la construction d'une société plus apaisée, plus inclusive, et plus digne. Il croit que la paix ne se décrète pas elle se construit, jour après jour, geste après geste, parole après parole, et que chaque jeune réinséré est une victoire pour la nation, une preuve que le changement est possible, et une réponse concrète à ceux qui ne croient plus en rien.

Il résume cette philosophie dans une phrase simple mais puissante, devenue un slogan repris par plusieurs jeunes de Kinshasa : *Être millionnaire, ce n'est pas accumuler des biens, c'est redonner le sourire à ceux qui ont perdu l'espoir.*

Dans les quartiers où il agit, la transformation est visible, palpable, mesurable, non pas à travers des discours ou des affiches, mais à travers les regards changés, les comportements redressés, les jeunes réinsérés qui deviennent des artisans, des commerçants, des formateurs, des pères responsables, des citoyens debout, et c'est cette réalité, construite dans le silence et la constance, qui commence à imposer le respect, à susciter l'admiration, mais aussi à provoquer la crainte chez ceux qui ont toujours compté sur la misère pour asseoir leur pouvoir.

Car en réinsérant les jeunes, Auguy Kalonji ne fait pas que réparer des vies il coupe l'herbe sous les pieds de ceux qui instrumentalisent la violence, qui exploitent la colère, qui recrutent dans la frustration, et qui prospèrent sur l'abandon. Il assèche les viviers de la manipulation, il ferme les portes de la récupération, il brise les chaînes de la dépendance, et il rend aux jeunes leur autonomie, leur dignité, leur pouvoir de décision.

Il sait que cette démarche dérange, qu'elle expose, qu'elle suscite des résistances, mais il ne recule pas, il ne négocie pas avec la peur, il ne compose pas avec le cynisme, car il est convaincu que la paix ne se quémante pas, elle se construit, que la sécurité ne se décrète pas, elle s'organise, et que la jeunesse ne se contrôle pas, elle s'élève, elle s'encadre, elle se responsabilise.

Il refuse de créer une génération de jeunes assistés, dépendants de l'aumône ou de la pitié, et il leur parle avec franchise, avec exigence, avec respect, en leur disant qu'ils ont le droit de rêver, mais aussi le devoir de se lever, de travailler, de se former, de bâtir, car personne ne viendra faire à leur place ce qu'ils doivent faire pour eux-mêmes, et que la République ne peut pas avancer si sa jeunesse reste immobile, résignée ou soumise.

Il les appelle à devenir des bâtisseurs, des créateurs, des porteurs de solutions, et il leur donne les moyens de le faire, non pas par des promesses, mais par des outils, des formations, des financements, des suivis, et surtout par l'exemple, car il sait que le plus grand moteur de transformation, ce n'est pas l'argent, ce n'est pas la peur, ce n'est pas la loi c'est l'inspiration.

Et c'est cela, au fond, qui fait la force de son action : il inspire. Il inspire les jeunes à croire en eux. Il inspire les mères à espérer pour leurs enfants. Il inspire les enseignants à tenir bon. Il inspire les chefs de quartier à s'impliquer. Il inspire même ses adversaires à revoir leurs méthodes. Il inspire, non pas par des slogans, mais par la cohérence entre ses paroles et ses actes, entre ses convictions et ses décisions, entre ce qu'il dit et ce qu'il fait.

Dans les cercles politiques, certains commencent à comprendre que l'action d'Auguy Kalonji dépasse le cadre d'un mandat parlementaire, qu'elle ne s'inscrit pas dans une logique de visibilité ou de positionnement, mais dans une stratégie de fond, patiente, méthodique, et redoutablement efficace, qui consiste à reconstruire la société par sa base, à réhabiliter les exclus, à réorganiser les quartiers, et à réconcilier la République avec ses enfants oubliés, non pas par des lois abstraites, mais par des actes concrets, visibles et irréversibles.

Il ne cherche pas à séduire les élites, il ne court pas après les alliances opportunistes, il ne s'aligne pas sur les tendances du moment, car il sait que la vraie force politique ne réside pas dans les salons, mais

dans les rues, dans les marchés, dans les écoles, dans les familles, et que celui qui maîtrise le terrain, qui comprend les douleurs, qui répond aux urgences, et qui transforme les réalités, finit toujours par imposer le respect, même à ceux qui ont longtemps méprisé les voix du peuple.

Il ne parle pas de réinsertion comme d'un projet pilote, mais comme d'un devoir national, une urgence républicaine, une réponse à l'échec des politiques sécuritaires fondées sur la répression, sur l'humiliation, et sur l'exclusion, car il considère que la paix ne peut pas être construite sur la peur, que la sécurité ne peut pas être garantie par la brutalité, et que la jeunesse ne peut pas être encadrée par la méfiance, mais seulement par la confiance, par l'opportunité, et par la reconnaissance.

Il refuse de laisser les jeunes dans les mains des trafiquants, des manipulateurs, des recruteurs de violence, et c'est pourquoi il investit dans leur avenir, dans leur formation, dans leur encadrement, et dans leur dignité, car il sait que chaque jeune sauvé est une victoire contre le chaos, contre la haine, contre la résignation, et que chaque projet lancé est une barricade dressée contre l'effondrement moral de la société.

Il ne se contente pas de réparer il reconstruit. Il ne se contente pas de consoler il responsabilise. Il ne se contente pas de dénoncer il agit. Et c'est cette posture, rare, exigeante, et cohérente, qui commence à faire peur à ceux qui ont bâti leur influence sur le désespoir, sur la division, et sur l'ignorance, car ils comprennent que face à un homme qui bâtit, qui

élève, qui rassemble, et qui inspire, leurs méthodes deviennent obsolètes, leurs discours creux, et leur pouvoir fragile.

Dans les rues de Kinshasa, là où les regards sont souvent fuyants, où les mains sont tendues non pour saluer mais pour mendier, où les jeunes errent sans but, sans repère, sans horizon, l'action d'Auguy Kalonji commence à redonner forme à ce qui semblait perdu : la fierté d'appartenir à une communauté, la dignité de se lever chaque matin pour construire quelque chose, et la certitude que même ceux que l'on avait condamnés à l'oubli peuvent devenir des piliers de la reconstruction nationale. Il ne parle pas de réinsertion comme d'un programme social, il la vit comme une bataille quotidienne, une lutte contre l'indifférence, contre la fatalité, contre cette idée profondément enracinée que certains sont irrémédiablement perdus.

Il sait que dans chaque jeune marginalisé, il y a un entrepreneur qui s'ignore, un artiste qui attend d'être révélé, un leader qui n'a jamais eu l'occasion de s'exprimer, et c'est pourquoi il refuse de réduire ces jeunes à leurs erreurs passées, à leurs étiquettes sociales, ou à leurs casiers judiciaires. Il les regarde avec les yeux d'un homme qui a connu la rue, qui a vu la faim, qui a ressenti l'humiliation, et qui sait que ce n'est pas la violence qui transforme un homme, mais la confiance qu'on lui accorde, la responsabilité qu'on lui confie, et la mission qu'on lui donne.

Il ne leur promet pas une vie facile, il ne leur vend pas des illusions, il leur parle avec franchise, avec exigence, avec vérité, en leur disant que la réinsertion est un chemin étroit, semé d'embûches, de rechutes, de doutes, mais qu'il vaut la peine d'être emprunté, car au bout, il y a la liberté, la reconnaissance, et la possibilité de devenir un exemple pour d'autres. Il leur dit que le vrai courage, ce n'est pas de frapper, de voler ou d'intimider, mais de se lever chaque jour pour travailler, pour apprendre, pour réparer, pour bâtir, et pour protéger ceux qu'on avait autrefois blessés.

Il crée des espaces de dialogue entre les jeunes réinsérés et les autorités locales, entre les anciens Kulunas et les chefs de quartier, entre les familles et les institutions, car il sait que la réinsertion ne peut réussir que si elle est collective, si elle est accompagnée, si elle est acceptée, et si elle est soutenue par l'ensemble de la communauté. Il refuse que ces jeunes soient enfermés dans une nouvelle marginalité, celle du soupçon permanent, de la surveillance constante, ou du rejet silencieux. Il exige qu'on leur donne une vraie deuxième chance, pas une illusion temporaire.

Il met en place des mécanismes de suivi, des cellules d'écoute, des partenariats avec des artisans, des centres de formation, des coopératives locales, pour que les jeunes ne soient pas simplement aidés, mais intégrés, responsabilisés, et valorisés. Il veut qu'ils deviennent des acteurs économiques, des relais communautaires, des ambassadeurs de la paix, et des preuves vivantes que la République peut réparer ce qu'elle a laissé tomber, qu'elle peut guérir ce qu'elle a blessé, et qu'elle peut relever ceux qu'elle avait oubliés.

Et c'est là que son action prend une dimension politique redoutable, car en réinsérant les jeunes, il ne fait pas que soulager les quartiers il les organise. Il ne fait pas que calmer les tensions il structure une force nouvelle. Il ne fait pas que pacifier les rues il prépare une génération consciente, loyale, et prête à défendre une autre vision du pouvoir, une autre manière de gouverner, une autre idée de la République. Il ne le dit pas, il ne le proclame pas, mais ceux qui observent savent : ce qu'il construit, lentement, patiemment, méthodiquement, c'est une base populaire solide, enracinée, fidèle, et prête à se lever non pour détruire, mais pour bâtir.

Et cela, plus que tout, fait trembler ceux qui ont toujours cru que le peuple était une masse à manipuler, que les jeunes étaient des outils de violence, et que les quartiers populaires étaient des zones de silence. Car désormais, dans ces quartiers, on parle d'Auguy Kalonji non comme d'un politicien, mais comme d'un frère, d'un guide, d'un homme qui n'a pas peur de marcher avec les oubliés, de s'asseoir avec les rejetés, et de miser sur ceux que tout le monde avait rayés.

Dans les quartiers de Kinshasa, là où les promesses politiques ont souvent laissé place à la désillusion, là où les jeunes ont appris à ne plus attendre, à ne plus croire, à ne plus espérer, l'action d'Auguy Kalonji vient rompre le cycle de l'abandon, non pas par des discours spectaculaires, mais par des gestes simples, répétés, cohérents, qui redonnent du sens à la parole publique, qui réconcilient les citoyens avec l'idée même de la République, et qui prouvent que l'engagement politique peut encore être une source de transformation réelle.

Il ne cherche pas à imposer une idéologie, il ne cherche pas à convertir les jeunes à une doctrine, il cherche à les libérer de l'emprise du désespoir, à les reconnecter à leur propre potentiel, à leur propre capacité d'agir, de créer, de bâtir, et c'est cette démarche, fondée sur la responsabilisation, sur la confiance et sur l'accompagnement, qui commence à faire école, à inspirer d'autres leaders, à interpeller les institutions, et à bousculer les habitudes politiques fondées sur la dépendance, sur la peur, et sur le contrôle.

Il refuse que la réinsertion soit une opération de communication, un projet temporaire, ou une vitrine électorale. Il veut qu'elle devienne une politique publique, une priorité nationale, une exigence morale, et c'est pourquoi il documente chaque étape, il suit chaque jeune, il mesure chaque impact, et il partage les résultats non pour se glorifier, mais pour convaincre, pour mobiliser, pour élargir le cercle des acteurs engagés, car il sait que seul, il ne pourra pas tout faire, mais qu'ensemble, avec les communautés, les autorités, les partenaires, et les jeunes eux-mêmes, il est possible de changer le visage de Kinshasa.

Il ne se laisse pas distraire par les critiques, par les attaques, par les tentatives de déstabilisation, car il sait que chaque minute perdue dans les polémiques est une minute volée à ceux qui attendent une solution, une réponse, une main tendue. Il reste concentré, méthodique, fidèle à sa ligne, et il avance, pas à pas, chantier après chantier, jeune après jeune, quartier après quartier, avec la certitude que la vraie victoire ne se mesure pas en votes, mais en vies transformées.

Et c'est cette constance, cette rigueur, cette fidélité à ses principes, qui commence à imposer une nouvelle manière de faire de la politique, une manière qui ne repose pas sur les promesses, mais sur les preuves, qui ne s'appuie pas sur les slogans, mais sur les résultats, et qui ne vise pas à séduire, mais à servir. Il ne cherche pas à être applaudi, il cherche à être utile. Il ne veut pas être célébré, il veut être suivi. Il ne demande pas qu'on parle de lui, il demande qu'on agisse avec lui.

Dans les quartiers, les jeunes commencent à se mobiliser, à s'organiser, à proposer des projets, à créer des coopératives, à lancer des initiatives, et cette dynamique, née de la réinsertion, dépasse désormais le cadre du programme initial. Elle devient un mouvement, une énergie collective, une force sociale qui commence à redéfinir les rapports entre les citoyens et leurs représentants, entre les quartiers et les institutions, entre la jeunesse et la République.

Et au cœur de cette transformation, il y a un homme, Auguy Kalonji, qui n'a jamais cessé de croire que même dans les zones les plus oubliées, même chez les jeunes les plus rejetés, même dans les contextes les plus difficiles, il est possible de bâtir, de réparer, de relever, et de faire naître une nouvelle génération, non pas soumise, mais debout, non pas résignée, mais active, non pas manipulée, mais consciente.

LE BATISSEUR DE PAIX

Dans une ville comme Kinshasa, où les tensions sociales peuvent surgir à tout moment, où les frustrations s'accumulent dans le silence, où les conflits naissent parfois d'un simple malentendu entre motards et policiers, entre jeunes et autorités, entre quartiers et institutions, Auguy Kalonji ne se contente pas d'observer il intervient, il rassemble, il apaise, il répare, car il considère que la paix ne se maintient pas par des slogans, mais par une présence constante, une écoute active, et une capacité à agir avant que les blessures ne deviennent des fractures.

Le 21 juillet 2025, alors qu'un conflit éclate entre les motards de Terre Jaune et les forces de l'ordre, il ne fuit pas la tension, il ne se cache pas derrière son mandat, il descend sur le terrain, sans escorte, sans protocole, et il réunit les parties, il écoute les doléances, il calme les esprits, et il promet de dialoguer avec les autorités compétentes pour que la paix soit restaurée sans humiliation, sans violence, et sans vengeance. Ce jour-là, il ne joue pas un rôle il incarne une fonction, celle du médiateur républicain, du bâtisseur de paix, du représentant qui ne se contente pas de parler au nom du peuple, mais qui agit pour lui.

Il considère que la paix ne peut pas être imposée d'en haut, qu'elle doit être construite avec les gens, dans les quartiers, dans les familles, dans les écoles, dans les marchés, et c'est pourquoi il multiplie les initiatives communautaires, les tournois sportifs, les forums citoyens, les rencontres intergénérationnelles, pour créer des espaces de dialogue, de cohésion, et de fraternité, car il sait que là où les gens se parlent, les

armes se taisent, et que là où les jeunes s'expriment, les violences reculent.

Le 17 août 2025, il participe à la finale du tournoi Bana Bibwa, organisé pour les jeunes du quartier Bibwa, et il remet des maillots, une coupe, des médailles et une cagnotte symbolique aux participants. Ce geste, simple mais fort, montre qu'il considère le sport comme un outil de paix, de discipline, et de rassemblement, et qu'il croit au pouvoir des activités communautaires pour canaliser les énergies, pour renforcer les liens, et pour prévenir les conflits.

Il ne se contente pas d'intervenir après les tensions il agit en amont, il anticipe, il écoute les signaux faibles, il dialogue avec les chefs de quartier, avec les jeunes leaders, avec les associations locales, pour comprendre les frustrations, pour désamorcer les colères, et pour construire des solutions avant que les cris ne deviennent des affrontements. Il refuse la politique du pompier, il choisit celle du bâtisseur, celle qui ne se contente pas d'éteindre les incendies, mais qui renforce les fondations pour qu'ils ne se reproduisent plus.

Il croit que la paix est un chantier, pas un miracle, et qu'elle exige du temps, de la patience, de la présence, et surtout de la sincérité. Il refuse les opérations de communication, les cérémonies spectaculaires, les discours creux. Il préfère les dialogues francs, les engagements tenus, les gestes concrets. Il sait que les habitants ne demandent pas des promesses ils demandent des actes. Et c'est par ces actes qu'il construit, jour après jour, une paix réelle, durable, enracinée dans la confiance.

Le 6 octobre 2024, dans les rues de Kinshasa, plus de 150 jeunes autrefois appelés Kuluna, ces anciens brigands marginalisés par la société, se rassemblent autour d'un homme qui ne les a jamais regardés avec mépris, qui ne les a jamais désignés comme des menaces, mais comme des citoyens à réintégrer, à relever, à responsabiliser. Ce jour-là, Auguy Kalonji leur remet une enveloppe modeste de 150 dollars chacun, non pas comme une aumône, mais comme un capital de départ pour créer de petites entreprises, pour sortir du chômage, pour retrouver leur place dans la société.

Parmi eux, un jeune nommé Patrick, anciennement actif dans les rues de Masina, témoigne :

“Je pensais que ma vie était finie. On nous appelait voleurs, on nous fuyait. Mais quand j'ai vu le député venir vers nous, sans peur, sans jugement, j'ai compris que quelqu'un croyait encore en nous. Aujourd'hui, j'ai ouvert une petite boutique. Je gagne peu, mais je suis debout.

Un autre, du quartier N'djili, raconte : *Quand il nous a parlé, il n'a pas dit vous devez changer, il a dit 'je suis là pour vous accompagner. Il nous a regardés comme des hommes, pas comme des cas sociaux. C'est la première fois qu'un élu nous parle comme ça.*

Ces témoignages ne sont pas des récits isolés. Ils traduisent une réalité profonde : celle d'un homme qui ne fait pas de la paix un slogan, mais une mission. Celle d'un leader qui ne cherche pas à effacer les erreurs, mais à construire des trajectoires nouvelles. Celle d'un bâtisseur qui ne se contente pas de réparer il transforme.

Dans une vidéo publiée sur YouTube, on voit les jeunes réunis autour de lui, certains en larmes, d'autres en silence, tous marqués par le respect, par la reconnaissance, et par l'espoir. On entend des phrases simples, mais puissantes :

Papa Auguy, tu nous as redonné le courage.

Grâce à toi, je peux regarder ma mère dans les yeux. On croyait que personne ne viendrait. Tu es venu.

Ces mots, prononcés sans préparation, sans caméra officielle, sans discours écrit, sont les plus grands trophées d'un homme qui a choisi de servir là où les autres passent, de s'arrêter là où les autres accélèrent, et de tendre la main là où les autres ferment les portes.

Et c'est cette vérité, cette sincérité, cette cohérence entre les paroles et les actes, qui fait de lui non pas un simple député, mais un bâtisseur de paix, un réparateur de liens, un homme dont la présence apaise, dont la parole rassemble, et dont l'action inspire.

Dans les quartiers de Kinshasa, là où les tensions sont parfois latentes, où les frustrations s'accumulent dans le silence, où les jeunes se sentent abandonnés, incompris, et souvent stigmatisés, la présence d'Auguy Kalonji devient un repère, une référence, une source de stabilité, non pas parce qu'il détient un mandat, mais parce qu'il incarne une posture, une manière d'être, une manière de faire, qui rassure, qui rassemble, et qui inspire. Il ne vient jamais avec des discours préparés, il vient avec des réponses, avec des engagements, avec des gestes qui parlent plus fort que les mots.

Il ne se contente pas de parler de paix il la construit, pierre après pierre, rencontre après rencontre, geste après geste, et c'est cette constance, cette rigueur, cette fidélité à ses principes, qui commence à faire école dans les milieux communautaires, dans les associations locales, dans les groupes de jeunes, qui voient en lui non pas un homme politique de plus, mais un bâtisseur de lien, un réparateur de confiance, un homme qui ne promet pas il agit.

Dans les zones sensibles comme Bibwa, Mokali, Secomaf, ou Terre Jaune, là où les conflits entre motards et policiers peuvent dégénérer en affrontements, là où les jeunes se sentent traqués plutôt qu'encadrés, là où les familles vivent dans la peur des descentes musclées, Auguy Kalonji choisit de descendre sur le terrain, de parler aux deux camps, de écouter les récits, de comprendre les causes, et de proposer des solutions concrètes, immédiates, applicables, car il sait que la paix ne se décrète pas dans les bureaux elle se négocie dans la rue, dans le respect, dans la vérité.

Il refuse les opérations spectaculaires, les interventions médiatisées, les discours creux. Il préfère les dialogues francs, les engagements tenus, les gestes visibles. Il sait que les habitants ne demandent pas des promesses ils demandent des actes. Et c'est par ces actes qu'il construit, jour après jour, une paix réelle, durable, enracinée dans la confiance. Il ne cherche pas à calmer les tensions pour préserver l'ordre il cherche à résoudre les causes pour restaurer la dignité.

Dans une rencontre tenue à Bibwa, après un incident entre jeunes et forces de l'ordre, il réunit les parties dans une salle modeste, sans caméra, sans protocole, et il commence par écouter, longuement, patiemment, sans interrompre, sans juger. Puis il parle, avec calme, avec fermeté, avec clarté, et il propose une série d'actions : création d'un comité local de médiation, organisation de tournois sportifs pour canaliser les énergies, mise en place d'un programme de formation pour les jeunes sans emploi, et engagement personnel à suivre chaque étape. Ce jour-là, les cris cessent, les regards changent, les tensions tombent, et la paix revient, non pas par la force, mais par la parole tenue.

Il sait que cette manière de faire dérange, qu'elle expose, qu'elle bouscule les habitudes, mais il ne recule pas, il ne compose pas avec la peur, il avance, avec méthode, avec foi, avec détermination, car il est convaincu que la paix est possible, que la jeunesse peut être un moteur de stabilité, et que la République peut être un espace de réconciliation, à condition que ceux qui la représentent soient prêts à descendre, à écouter, à agir, et à réparer.

Et c'est cela, au fond, qui fait sa force : il ne parle pas de paix il en est le témoin vivant. Il ne parle pas de cohésion il en est l'artisan. Il ne parle pas de réconciliation il en est l'exemple. Et dans les quartiers, dans les familles, dans les groupes de jeunes, on ne dit plus le député est venu on dit Auguy est passé, comme on parle d'un frère, d'un guide, d'un homme qui ne vient pas pour juger, mais pour comprendre, pour aider, pour construire.

Dans les quartiers de Kinshasa, là où les tensions peuvent surgir sans prévenir, là où les malentendus entre jeunes et forces de l'ordre dégénèrent parfois en affrontements, là où les autorités sont souvent perçues comme des entités lointaines, inaccessibles et indifférentes, Auguy Kalonji choisit une posture radicalement différente : celle de la proximité, de la médiation, de la présence active, car il considère que la paix ne se construit pas dans les bureaux, mais dans les rues, dans les regards, dans les paroles échangées sans barrière.

Il ne délègue pas la paix il la porte lui-même. Il ne confie pas la médiation à des intermédiaires il la mène en personne. Il ne se contente pas de condamner les violences il en cherche les causes, il en écoute les récits, il en comprend les racines, et il propose des solutions qui ne reposent pas sur la répression, mais sur la réparation, sur la reconnaissance, et sur la reconstruction du lien entre les citoyens et leurs institutions.

Lorsqu'un conflit éclate entre les motards de Terre Jaune et les policiers, il ne se contente pas d'appeler au calme il se rend sur place, il réunit les parties, il écoute les deux versions, il refuse les raccourcis, il rejette les jugements hâtifs, et il propose une sortie de crise fondée sur le dialogue, sur la justice, et sur la responsabilité partagée. Ce jour-là, les cris cessent, les tensions tombent, et la paix revient, non pas par la force, mais par la parole tenue, par la présence réelle, et par la volonté sincère de réparer.

Il sait que cette manière de faire dérange, qu'elle bouscule les habitudes, qu'elle expose les failles du système, mais il ne recule pas, il ne compose pas avec la peur, il avance, avec méthode, avec foi, avec détermination, car il est convaincu que la paix est possible, que la jeunesse peut être un moteur de stabilité, et que la République peut être un espace de réconciliation, à condition que ceux qui la représentent soient prêts à descendre, à écouter, à agir, et à réparer.

Il multiplie les initiatives communautaires : tournois de football, forums citoyens, ateliers de sensibilisation, rencontres intergénérationnelles, car il sait que là où les gens se parlent, les armes se taisent, et que là où les jeunes s'expriment, les violences reculent. Il ne croit pas à la paix imposée il croit à la paix construite, patiemment, humblement, avec les gens, pour les gens, et par les gens.

Et c'est cette posture, rare, exigeante, cohérente, qui commence à faire école dans les quartiers, dans les familles, dans les groupes de jeunes, qui voient en lui non pas un homme politique de plus, mais un bâtisseur de lien, un réparateur de confiance, un homme qui ne promet pas il agit. Il ne parle pas de paix il en est le témoin vivant. Il ne parle pas de cohésion il en est l'artisan. Il ne parle pas de réconciliation il en est l'exemple.

Dans les esprits de ceux qui observent sans bruit, qui analysent sans parler, qui calculent sans se montrer, l'action d'Auguy Kalonji commence à susciter une forme de crainte respectueuse, non pas parce qu'il menace, mais parce qu'il transforme, non pas parce qu'il s'impose, mais parce qu'il s'enracine, et non pas parce qu'il parle fort, mais parce qu'il agit juste. Car dans une République où la parole est souvent plus forte que les actes, où les promesses sont plus nombreuses que les résultats, il devient l'exception qui dérange, le contre-exemple qui oblige à revoir les méthodes, à repenser les stratégies, à réévaluer les priorités.

Il ne cherche pas à conquérir les institutions il les interpelle. Il ne cherche pas à séduire les masses il les sert. Il ne cherche pas à se positionner il construit. Et c'est cette posture, rare, exigeante, cohérente, qui commence à faire trembler les fondations d'un système habitué à l'inertie, à la distance, à l'indifférence. Car là où les autres promettent, il livre. Là où les autres s'éloignent, il s'approche. Là où les autres temporisent, il agit.

Dans les quartiers, les jeunes ne parlent plus de politique comme d'un jeu lointain, inaccessible, corrompu. Ils parlent de Kalonji comme d'un repère, comme d'un homme qui les regarde dans les yeux, qui leur parle sans détour, qui leur donne sans humilier, qui les responsabilise sans les écraser. Ils ne le voient pas comme un sauveur ils le voient comme un frère, comme un guide, comme un homme qui a choisi de marcher avec eux, et non au-dessus d'eux.

Et cette relation, bâtie sur la vérité, sur la constance, sur la proximité, devient une force politique redoutable, car elle ne repose pas sur des structures artificielles, sur des alliances fragiles, ou sur des calculs électoraux. Elle repose sur la confiance, sur la fidélité, sur l'impact réel. Elle repose sur des vies transformées, sur des quartiers apaisés, sur des jeunes réinsérés, sur des familles soulagées. Elle repose sur une paix construite, et non imposée.

Dans les cercles institutionnels, certains commencent à comprendre que ce qu'il bâtit n'est pas une popularité c'est une légitimité. Ce qu'il installe n'est pas une image c'est une présence. Ce qu'il incarne n'est pas une ambition c'est une mission. Et face à cela, les stratégies habituelles deviennent obsolètes, les discours creux deviennent inaudibles, et les postures politiques deviennent fragiles.

Car Auguy Kalonji ne cherche pas à être vu il cherche à être utile. Il ne cherche pas à être applaudi il cherche à être suivi. Il ne cherche pas à être célébré il cherche à être compris.

Et c'est cette manière de faire, cette manière d'être, cette manière de servir, qui commence à redéfinir les contours de la politique dans les quartiers de Kinshasa, non pas comme un espace de pouvoir, mais comme un lieu de réparation, de construction, et de réconciliation.

LE LEADERSHIP ENRACINE

Dans un paysage politique souvent marqué par l'improvisation, par les ambitions personnelles, par les stratégies de visibilité et par les alliances de circonstance, Auguy Kalonji incarne une autre manière de faire, une autre manière de servir, une autre manière de construire, fondée non sur les calculs, mais sur les convictions, non sur les apparences, mais sur les résultats, non sur les discours, mais sur les actes. Il ne cherche pas à occuper l'espace médiatique il cherche à occuper le terrain réel, celui des quartiers, des écoles, des marchés, des familles, là où se joue la vraie vie, là où se décide le vrai avenir.

Son leadership ne repose pas sur des slogans, ni sur des campagnes spectaculaires, ni sur des promesses électorales il repose sur une présence constante, sur une parole tenue, sur une capacité à répondre aux urgences sans détour, sans délai, sans condition. Il ne parle pas de proximité il la pratique. Il ne parle pas d'écoute il l'incarne. Il ne parle pas de service il le rend, chaque jour, sans relâche, sans calcul, sans mise en scène.

Dans les communes de la Tshangu, là où les défis sont multiples, où les besoins sont criants, où les attentes sont souvent trahies, il est reconnu comme un homme qui ne promet pas ce qu'il ne peut pas faire, mais qui fait ce qu'il a promis, parfois même au-delà, parfois même sans avoir été sollicité, car il considère que le mandat n'est pas une autorisation d'agir c'est une obligation d'agir, une responsabilité

permanente, une mission qui ne s'arrête ni le soir, ni le week-end, ni entre deux sessions parlementaires.

Il ne cherche pas à se distinguer par des discours brillants, mais par des résultats concrets : des bancs livrés dans les écoles, des érosions maîtrisées dans les quartiers, des jeunes réinsérés dans la société, des conflits apaisés par le dialogue, des projets lancés sans bruit mais suivis avec rigueur. Il ne se contente pas de lancer il accompagne. Il ne se contente pas d'inaugurer il vérifie. Il ne se contente pas de financer il suit. Et c'est cette constance, cette rigueur, cette fidélité à ses engagements, qui fait de lui un leader respecté, écouté, suivi, même par ceux qui ne partagent pas ses idées, mais qui reconnaissent la force de son action.

Il ne cherche pas à plaire il cherche à servir. Il ne cherche pas à séduire il cherche à construire. Il ne cherche pas à dominer il cherche à élever. Et c'est cette posture, rare, exigeante, cohérente, qui commence à redéfinir les contours du leadership dans les quartiers de Kinshasa, non pas comme une fonction de pouvoir, mais comme une mission de transformation, non pas comme un privilège, mais comme une charge, non pas comme une ambition personnelle, mais comme une responsabilité collective.

Dans les rues, dans les écoles, dans les marchés, dans les familles, on ne parle pas de lui comme d'un politicien on parle de lui comme d'un homme qui est là, qui écoute, qui répond, qui agit. Et c'est cette présence, cette constance, cette vérité, qui fait de lui non pas un acteur parmi d'autres, mais un repère, un guide, un bâtisseur, un homme

dont le nom est associé non à des discours, mais à des résultats, non à des promesses, mais à des preuves, non à des ambitions, mais à des convictions.

Dans un monde politique souvent perçu comme corrompu, manipulateur, et déconnecté des réalités du peuple, Auguy Kalonji ne cherche pas à se justifier il cherche à incarner une rupture. Il ne nie pas les dérives du système il les combat par l'exemple. Il ne se présente pas comme un homme parfait il se présente comme un homme vrai, conscient de ses limites, mais déterminé à ne pas trahir les principes qui l'ont porté jusqu'à l'Assemblée nationale.

Son parti, ***ABIR Action des Bâtisseurs Intègres pour la République*** n'est pas un simple véhicule électoral. C'est une plateforme de transformation, un espace de formation, un outil de mobilisation, fondé sur trois piliers : la vérité, le travail, et la proximité. Il refuse les alliances de façade, les coalitions de circonstance, les compromis douteux. Il préfère avancer lentement, mais proprement. Il préfère perdre une opportunité que de trahir une conviction. Il préfère être seul dans la vérité que nombreux dans le mensonge.

Dans une interview accordée à Opinion Info, il affirme : *Je ne suis pas venu en politique pour me servir, je suis venu pour servir. Je ne suis pas venu pour m'enrichir, je suis venu pour enrichir les autres. Je ne suis pas venu pour occuper un siège, je suis venu pour occuper une mission.*

Et cette mission, il la définit avec clarté : reconstruire la confiance entre le peuple et ses représentants, redonner du sens à l'engagement public, et prouver que même dans un système abîmé, il est possible de rester droit, de rester fidèle, de rester utile. Il ne cherche pas à séduire les élites il cherche à réveiller les consciences. Il ne cherche pas à dominer il cherche à élever. Il ne cherche pas à durer il cherche à marquer.

Dans les quartiers, cette philosophie devient une source d'inspiration. Les jeunes ne parlent plus de politique comme d'un monde inaccessible ils parlent de Kalonji comme d'un modèle. Les mères ne parlent plus des députés comme des profiteurs elles parlent de Kalonji comme d'un fils. Les anciens ne parlent plus des élus comme des étrangers ils parlent de Kalonji comme d'un homme du peuple, un homme qui n'a pas oublié, un homme qui n'a pas changé.

Et c'est cela, au fond, sa vision politique : ne pas changer le peuple par la politique, mais changer la politique par le peuple. Ne pas imposer des idées venues d'en haut, mais faire émerger des solutions venues d'en bas. Ne pas gouverner par la peur, mais par la confiance. Ne pas régner par le pouvoir, mais par le service. Et dans un monde où la politique est devenue un théâtre, il choisit d'en faire un chantier.

Dans un monde politique où les masques sont devenus des visages, où les discours sont devenus des déguisements, où les promesses sont devenues des pièges, Auguy Kalonji choisit de ne pas jouer il choisit de rester vrai. Il ne cherche pas à se fondre dans le décor il cherche à

redessiner les contours. Il ne cherche pas à plaire aux puissants il cherche à servir les oubliés. Et c'est cette posture, rare, dérangeante, mais nécessaire, qui fait de lui un homme à part, un homme qui ne se contente pas d'exister dans le système, mais qui cherche à le transformer de l'intérieur, sans bruit, sans compromis, sans trahison.

Il ne nie pas les dérives du monde politique il les expose. Il ne maquille pas les failles du système il les affronte. Il ne se cache pas derrière des institutions il les interpelle. Et lorsqu'on lui demande pourquoi il continue, pourquoi il persiste, pourquoi il refuse de céder à la facilité, il répond simplement :

Parce que si dans un monde de 99 % de voleurs, il reste 1 % d'hommes debout, alors ce 1 % doit tenir bon, pour que le peuple sache que tout n'est pas perdu

Cette phrase, devenue virale dans les quartiers de Kinshasa, n'est pas un slogan c'est une déclaration de guerre contre le cynisme, contre la résignation, contre l'idée que la politique est irrémédiablement pourrie. Il ne cherche pas à se distinguer il cherche à redonner du sens. Il ne cherche pas à être applaudi il cherche à être utile. Il ne cherche pas à durer il cherche à marquer.

Sa philosophie politique repose sur trois piliers :

- La vérité, même quand elle dérange, même quand elle coûte, même quand elle isole.

- Le service, même quand il est ingrat, même quand il est invisible, même quand il est incompris.
- La proximité, même quand elle expose, même quand elle fatigue, même quand elle oblige à descendre là où les autres ne vont jamais.

Il ne croit pas à la politique comme carrière il croit à la politique comme mission. Il ne croit pas à la politique comme privilège il croit à la politique comme sacrifice. Il ne croit pas à la politique comme stratégie il croit à la politique comme vérité. Et c'est cette vérité, vécue, incarnée, répétée, qui fait de lui un homme que l'on ne peut pas ignorer, même si l'on refuse de l'admettre.

Dans les rues, on ne dit pas le député est passé on dit le frère est venu. Dans les écoles, on ne dit pas il a donné on dit-il a compris. Dans les familles, on ne dit pas il a parlé on dit-il a écouté. Et dans les cœurs, on ne dit pas il est comme les autres on dit-il est ce qu'on attendait.

Et c'est cela, au fond, le vrai leadership : ne pas être au-dessus, mais être au milieu. Ne pas être devant pour briller, mais être derrière pour pousser. Ne pas être visible pour exister, mais être présent pour servir. Et dans un monde où les politiciens sont devenus des ombres, Auguy Kalonji choisit d'être une lumière pas une lumière qui éblouit, mais une lumière qui éclaire.

LA CONSTRUCTION D'UN MOUVEMENT

Le 25 avril 2025, dans un contexte politique marqué par les recompositions, les repositionnements et les ruptures stratégiques, Auguy Kalonji annonce officiellement la transformation de son ancien parti, l'EDP (Ensemble pour le Développement et le Progrès), en une nouvelle formation politique baptisée ABIR – Action des Bâisseurs Intègres pour la République. Ce changement n'est pas un simple rebranding c'est une déclaration de principe, une affirmation de rupture, une volonté de construire un mouvement enraciné dans la vérité, dans la rigueur, et dans l'intégrité.

Il ne cherche pas à créer un parti de plus il veut bâtir une école politique, un espace de formation, un outil de mobilisation, capable de rassembler ceux qui refusent de faire de la politique un commerce, un théâtre ou une carrière. Il veut un parti qui parle peu mais agit beaucoup, qui promet peu mais livre toujours, qui recrute non par affinité mais par mérite, par engagement, par conviction.

Le 17 mai 2025, dans la salle La Flamboyante à Lingwala, il tient la toute première réunion de prise de contact avec les membres du parti ABIR. Plus de 300 nouveaux adhérents, venus de différents quartiers de Kinshasa, s'engagent publiquement à défendre les valeurs du parti : vérité, travail, proximité. Ce jour-là, il ne parle pas de stratégie électorale

il parle de mission républicaine. Il ne parle pas de conquête du pouvoir il parle de conquête de la confiance. Il ne parle pas de majorité parlementaire il parle de majorité morale.

Il affirme devant l'assemblée : *Nous ne sommes pas venus pour occuper des sièges, nous sommes venus pour occuper des responsabilités. Nous ne sommes pas venus pour être vus, nous sommes venus pour être utiles. Nous ne sommes pas venus pour durer, nous sommes venus pour marquer.*

Et cette vision, cette rigueur, cette intensité, commence à faire école. Dans les quartiers, les jeunes s'organisent en cellules ABIR. Dans les communes, les femmes s'engagent dans les antennes locales. Dans les provinces, les coordinations se mettent en place. Le 27 juillet 2025, il tient une réunion stratégique à Lubumbashi avec la coordination du Grand Katanga, pour baliser l'implantation durable du parti dans cette région-clé. Il ne cherche pas à imposer ABIR il veut que le parti s'enracine, qu'il écoute, qu'il serve, qu'il transforme.

Il refuse les alliances de façade, les coalitions de circonstance, les compromis douteux. Il préfère avancer lentement, mais proprement. Il préfère perdre une opportunité que de trahir une conviction. Il préfère être seul dans la vérité que nombreux dans le mensonge. Et c'est cette posture, cette rigueur, cette fidélité à ses principes, qui commence à redéfinir les contours du leadership politique en RDC.

ABIR devient plus qu'un parti il devient une méthode, une philosophie, une manière de faire. Il devient un espace où l'on ne parle

pas de politique comme d'un privilège, mais comme d'un sacrifice. Il devient un lieu où l'on ne cherche pas à séduire, mais à servir.

Il devient une école où l'on ne forme pas des candidats, mais des bâtisseurs, des réparateurs, des serviteurs.

Et dans les rues de Kinshasa, dans les villages du Katanga, dans les quartiers de la Tshangu, on ne parle plus de Kalonji comme d'un député on parle de lui comme du fondateur d'un mouvement, comme d'un homme qui a choisi de ne pas suivre les règles du jeu, mais de réécrire les règles du service.

Dans les mois qui suivent la création d'ABIR, Auguy Kalonji ne se contente pas de multiplier les réunions il sillonne les communes, les provinces, les quartiers, les coins oubliés de la République, non pas pour y faire campagne, mais pour y semer une idée, une méthode, une exigence nouvelle, celle d'une politique qui ne se nourrit pas de promesses, mais de preuves, qui ne se construit pas sur les ruines du mensonge, mais sur les fondations de la vérité, et qui ne cherche pas à séduire les foules, mais à réveiller les consciences.

Il refuse de bâtir un parti autour de sa personne il veut bâtir un mouvement autour d'une vision. Il refuse de créer une structure pyramidale il veut une organisation horizontale, vivante, enracinée, où chaque membre est un acteur, un relais, un bâtisseur. Il ne veut pas de militants passifs il veut des citoyens actifs. Il ne veut pas de suiveurs il veut des porteurs de solutions.

Et c'est cette exigence, cette rigueur, cette clarté, qui attire à lui une nouvelle génération, faite de jeunes entrepreneurs, de mères de famille, d'enseignants, de motards, de petits commerçants, de diplômés sans emploi, tous unis par une même soif : celle de servir autrement.

Dans une réunion tenue à Bibwa, au cœur de la commune de N'sele, il déclare devant une foule compacte : *Nous ne sommes pas venus pour faire du bruit. Nous sommes venus pour faire du bien. Nous ne sommes pas venus pour occuper les rues nous sommes venus pour occuper les consciences. Nous ne sommes pas venus pour gagner des élections nous sommes venus pour gagner la confiance.*

Et cette confiance, il la construit, jour après jour, par des actes concrets : des bancs livrés dans les écoles, des jeunes réinsérés dans la société, des conflits communautaires apaisés, des érosions maîtrisées, des routes réhabilitées, des familles soutenues, des projets lancés, des engagements tenus. Il ne parle pas de changement il le provoque. Il ne parle pas de rupture il l'incarne. Il ne parle pas de vision il la rend visible.

Dans les provinces, il installe des coordinations, non pas pour étendre son influence, mais pour étendre l'impact. Il forme des cadres, non pas pour les préparer à des élections, mais pour les préparer à servir. Il crée des modules de formation sur la gestion communautaire, sur la gouvernance locale, sur la redevabilité, sur l'éthique publique, car il considère que le vrai changement ne viendra pas d'un homme

providentiel, mais d'un peuple formé, structuré, conscient, et prêt à prendre en main son propre destin.

Il refuse les financements douteux, les alliances toxiques, les raccourcis faciles. Il préfère la lenteur de la vérité à la vitesse du mensonge. Il préfère la solitude de l'intégrité à la foule de la compromission. Il préfère la rigueur du travail à la facilité de la démagogie. Et c'est cette posture, cette ligne droite, cette fidélité à ses principes, qui commence à faire peur à ceux qui ont toujours cru que la politique était un jeu de masques, un théâtre d'ombres, un marché de voix.

Car ce qu'il construit, lentement mais sûrement, ce n'est pas un parti c'est une culture. Ce n'est pas une structure c'est une conscience. Ce n'est pas une ambition c'est une mission. Et dans les quartiers, dans les communes, dans les provinces, on ne dit plus il veut le pouvoir ondit-il veut servir. On ne dit plus il cherche un poste ondit-il cherche à réparer. On ne dit plus il fait campagne ondit-il fait école.

Et c'est cela, au fond, le vrai mouvement : une idée qui devient méthode, une méthode qui devient action, une action qui devient impact, un impact qui devient confiance, et une confiance qui devient force. Non pas une force pour dominer, mais une force pour construire. Non pas une force pour écraser, mais une force pour élever. Non pas une force pour durer, mais une force pour transformer.

Dans les coulisses du pouvoir, certains commencent à comprendre que ce qu'Auguy Kalonji est en train de bâtir ne relève pas d'un simple parti politique, mais d'un mouvement de fond, d'une dynamique populaire, d'une architecture morale capable de redéfinir les rapports entre le peuple et ses représentants, entre les institutions et les quartiers, entre la République et ses enfants. Ce qu'il installe, lentement mais méthodiquement, c'est une nouvelle manière de faire de la politique, fondé e sur la vérité, sur la proximité, sur le travail, et sur la redevabilité.

Il ne cherche pas à conquérir les masses par des promesses il les rallie par des preuves. Il ne cherche pas à séduire les foules par des slogans il les attire par des résultats. Il ne cherche pas à dominer les débats il les transforme par sa posture. Et c'est cette posture, droite, constante, exigeante, qui commence à faire école dans les milieux communautaires, dans les cercles intellectuels, dans les réseaux de jeunes, dans les associations de femmes, dans les groupes de motards, dans les syndicats d'enseignants, dans les coordinations provinciales, qui voient en ABIR non pas un parti de plus, mais un outil de transformation, un levier de conscience, un espace de vérité.

Il refuse que son mouvement soit un refuge pour les opportunistes il veut qu'il soit un creuset pour les bâtisseurs. Il refuse que son parti soit un tremplin pour les carrières personnelles il veut qu'il soit une plateforme pour les missions collectives. Il refuse que son nom soit utilisé comme une marque il veut qu'il soit porté comme une responsabilité. Et c'est cette exigence, cette rigueur, cette fidélité à ses principes, qui attire à lui des hommes et des femmes prêtes à servir, à

apprendre, à se former, à se discipliner, à se mettre au service de la République sans chercher à en profiter.

Dans une réunion tenue à Lubumbashi, le 27 juillet 2025, il déclare devant les membres de la coordination du Grand Katanga : *Nous ne sommes pas venus pour faire carrière. Nous sommes venus pour faire histoire. Nous ne sommes pas venus pour occuper les sièges nous sommes venus pour occuper les consciences. Nous ne sommes pas venus pour être nombreux nous sommes venus pour être vrais.*

Et cette vérité, vécue, incarnée, répétée, devient une force politique redoutable, car elle ne repose pas sur des structures artificielles, sur des alliances fragiles, ou sur des calculs électoraux. Elle repose sur la confiance, sur la fidélité, sur l'impact réel. Elle repose sur des vies transformées, sur des quartiers apaisés, sur des jeunes réinsérés, sur des familles soulagées. Elle repose sur une paix construite, et non imposée.

Il ne cherche pas à être le chef d'un parti il veut être le catalyseur d'un réveil. Il ne cherche pas à être le visage d'un mouvement il veut être la voix d'une méthode. Il ne cherche pas à être le centre d'un système il veut être le point de départ d'une révolution morale. Et dans les rues de Kinshasa, dans les villages du Kasai, dans les communes de la Tshangu, on ne parle plus de Kalonji comme d'un député on parle de lui comme d'un homme qui a choisi de ne pas suivre les règles du jeu, mais de réécrire les règles du service.

Et c'est cela, au fond, le vrai mouvement : une idée qui devient méthode, une méthode qui devient action, une action qui devient impact, un impact qui devient confiance, et une confiance qui devient force.

Non pas une force pour dominer, mais une force pour construire. Non pas une force pour écraser, mais une force pour élever. Non pas une force pour durer, mais une force pour transformer.

Mais dans toute œuvre de vérité, il y a un prix. Dans toute construction droite, il y a une résistance. Dans toute lumière qui s'élève, il y a des ombres qui s'agitent. Et plus le mouvement ABIR grandit, plus les regards se durcissent, plus les murmures deviennent menaces, plus les silences deviennent lourds. Car dans un système bâti sur le mensonge, la vérité n'est pas seulement dérangeante elle est dangereuse. Et celui qui la porte devient une cible, non pas parce qu'il attaque, mais parce qu'il existe.

Les premières attaques sont subtiles : des rumeurs, des insinuations, des tentatives de discrédit. On l'accuse d'ambition cachée, de stratégie personnelle, de duplicité. On tente de le réduire à un calcul, à une manœuvre, à une posture. Mais il ne répond pas. Il continue. Il avance. Il travaille. Il sert. Et c'est ce silence, ce calme, cette constance, qui inquiète encore plus. Car il ne joue pas le jeu il le redéfinit.

Puis viennent les pressions : des appels anonymes, des menaces voilées, des invitations à rejoindre des coalitions douteuses, des propositions de postes en échange de son silence. Mais il refuse. Il décline. Il reste droit. Et c'est cette droiture, cette fidélité à ses principes,

qui devient insupportable pour ceux qui ont fait de la compromission une méthode, de la trahison une stratégie, et de la corruption une culture.

Un soir d'août 2025, alors qu'il rentre d'une réunion communautaire à N'sele, son véhicule est suivi. Aucun mot. Aucun coup. Juste un avertissement glissé sous la portière : Tu vas trop loin. Il ne dit rien. Il ne publie rien. Il ne dramatise pas. Il continue. Il retourne sur le terrain le lendemain. Il serre les mains. Il écoute les doléances. Il supervise les travaux. Il encourage les jeunes. Il parle aux enseignants. Il visite les écoles. Comme si rien ne s'était passé. Comme si la peur n'avait pas de prise sur lui.

Mais autour de lui, certains commencent à s'inquiéter. Ses proches le pressent de ralentir. Ses collaborateurs lui demandent de se protéger. Ses partisans lui disent de faire attention. Mais il répond simplement :

Si je commence à me cacher, je ne suis plus utile. Si je commence à avoir peur, je ne suis plus libre. Et si je ne suis plus libre, je ne suis plus digne de parler au nom du peuple.

Et c'est cela, au fond, la tragédie du bâtisseur : il avance seul, il construit dans le vent, il parle dans le bruit, il agit dans l'indifférence, et il paie le prix de sa fidélité. Il ne cherche pas la guerre mais elle vient à lui. Il ne cherche pas l'affrontement mais il ne le fuit pas. Il ne cherche pas à tomber mais il est prêt à tomber, s'il le faut, pour que d'autres se lèvent.

Dans les rues, certains commencent à murmurer : On va lui faire payer. Dans les salons, certains jurent : Il faut l'arrêter. Dans les couloirs, certains préparent : Il ne passera pas. Mais dans les quartiers, dans les écoles, dans les familles, dans les cœurs, une autre voix monte, plus forte, plus calme, plus profonde : *“Même s'il tombe, son œuvre restera. Même s'ils l'arrêtent, son nom vivra. Même s'ils l'effacent, sa trace est déjà là.*

Et c'est cela, la tragédie exceptionnelle d'un homme qui a choisi de ne pas trahir, de ne pas fuir, de ne pas vendre son silence. Un homme qui a compris que dans un monde où tout s'achète, la seule chose qui ne se vend pas, c'est la dignité. Et que parfois, pour la préserver, il faut être prêt à tout perdre sauf l'essentiel.

Quand un homme décide de ne pas plier, il devient un obstacle. Quand il refuse de négocier sa conscience, il devient un danger. Quand il transforme la politique en service réel, il devient une anomalie. Et dans un système qui ne tolère ni les anomalies ni les hommes libres, Auguy Kalonji devient l'élément à neutraliser. Pas par la loi, mais par les coulisses. Pas par le débat, mais par l'étouffement. Pas par la vérité, mais par la fabrication.

Le 8 mai 2025, l'ACR, son ancien parti, le radie pour haute trahison et collaboration avec des forces hostiles à la République. Le communiqué est brutal, sans appel, sans nuance. Il ne s'agit pas d'un désaccord politique il s'agit d'une exécution symbolique.

On ne lui reproche pas une faute on lui reproche d'avoir quitté le rang. On ne lui reproche pas une erreur on lui reproche d'avoir pensé autrement, d'avoir agi autrement, d'avoir existé autrement.

Mais il ne répond pas. Il ne contre-attaque pas. Il ne se justifie pas. Il continue. Il trace sa route. Il renforce ABIR. Il multiplie les réunions. Il installe les coordinations. Il forme les cadres. Il parle aux jeunes. Il visite les écoles. Il supervise les chantiers. Comme si rien ne s'était passé. Comme si la blessure n'avait pas de prise sur lui. Comme si l'exclusion n'était qu'un détail dans une mission plus grande.

Mais autour de lui, le climat change. Les regards se durcissent. Les portes se ferment. Les invitations disparaissent. Les alliances se dérobent. Et dans les couloirs du pouvoir, on commence à parler de lui comme d'un élément incontrôlable, comme d'un acteur imprévisible, comme d'un risque stratégique. Car il ne joue pas selon les règles. Il ne cherche pas à plaire. Il ne cherche pas à composer. Il cherche à servir et cela, dans ce système, est devenu une faute.

Dans les quartiers, on le soutient. Dans les familles, on le bénit. Mais dans les sphères institutionnelles, on le surveille. On le cible. On le fragilise. Et dans cette tension silencieuse, il avance, seul, lucide, déterminé. Il sait que le chemin qu'il a choisi ne mène pas aux honneurs il mène à l'épreuve. Il sait que la vérité qu'il incarne ne lui vaudra pas des applaudissements elle lui vaudra des coups. Il sait que la fidélité à ses principes ne lui offrira pas des privilèges elle lui imposera des sacrifices.

Mais il accepte. Il assume. Il continue. Car il ne s'est jamais engagé pour être aimé il s'est engagé pour être utile. Il ne s'est jamais levé pour être célébré il s'est levé pour réparer. Il ne s'est jamais exposé pour briller il s'est exposé pour protéger. Et dans cette posture, il devient non pas un politicien mais un repère. Non pas un chef mais un mur. Non pas un acteur mais un rempart.

Et c'est cela, au fond, la grandeur tragique d'un homme qui a choisi de ne pas trahir : il avance dans le froid, dans le doute, dans le silence, mais il avance. Il perd des soutiens, des postes, des privilèges, mais il garde l'essentiel : la cohérence, la dignité, la vérité. Et dans un monde où tout s'achète, où tout se négocie, où tout se maquille, il devient l'irréductible, celui qu'on ne peut ni acheter, ni corrompre, ni effacer.

Quand un homme décide de ne pas se vendre, il devient un problème. Quand il refuse de se taire, il devient un bruit. Quand il continue à bâtir dans un monde qui détruit, il devient une menace. Et dans les cercles du pouvoir, on ne cherche plus à le convaincre on cherche à l'effacer. Pas par la loi, mais par l'usure. Pas par la force, mais par l'étouffement. Pas par la confrontation, mais par l'isolement.

Les invitations officielles cessent. Les budgets promis ne sont plus débloqués. Les projets validés sont bloqués sans explication. Les partenaires se retirent sans justification. Les médias ne relaient plus ses actions. Les portes se ferment, les regards se détournent, les soutiens se taisent. Et dans ce silence organisé, il comprend que le système ne le combat pas frontalement il le ronge lentement.

Mais il ne plie pas. Il ne cède pas. Il ne change pas de cap. Il continue à marcher, seul, avec sa vérité, avec sa méthode, avec sa mission. Il ne cherche pas à se défendre il cherche à servir. Il ne cherche pas à se justifier il cherche à réparer. Il ne cherche pas à se protéger il cherche à protéger les autres. Et c'est cette posture, cette fidélité, cette endurance, qui le rend intouchable dans les cœurs, mais vulnérable dans les couloirs.

Le 3 octobre 2025, alors qu'il supervise un projet de réhabilitation d'une école à Mokali, il reçoit un appel d'un haut cadre du regroupement 4AC :

“Tu vas trop loin. Tu déranges trop. Tu ne respectes plus les équilibres.

Il ne répond pas. Il raccroche. Il retourne sur le chantier. Il parle aux ouvriers. Il vérifie les matériaux. Il encourage les élèves. Il discute avec les enseignants. Comme si rien ne s'était passé. Comme si la menace n'avait pas de poids. Comme si la peur n'avait pas de prise.

Mais dans son entourage, l'inquiétude grandit. Certains collaborateurs quittent discrètement le navire. Des membres du parti ABIR reçoivent des pressions. Des réunions sont infiltrées. Des documents disparaissent. Et dans cette atmosphère de tension, il reste calme, lucide, concentré. Il sait que le prix de la vérité est l'isolement. Il sait que le prix de la cohérence est la solitude. Il sait que le prix du service est le sacrifice.

Et c'est cela, au fond, la tragédie du bâtisseur intègre : il ne tombe pas sous les coups il s'efface sous les silences. Il ne s'effondre pas dans le scandale il s'épuise dans l'indifférence. Il ne disparaît pas dans le bruit il s'éteint dans le calme. Mais même dans ce calme, même dans cette fatigue, même dans cette solitude, il continue. Car il ne s'est jamais levé pour être applaudi il s'est levé pour être utile.

Et dans les quartiers, dans les écoles, dans les familles, on ne l'oublie pas. On murmure son nom. On raconte ses gestes. On répète ses phrases. On imite sa méthode. Et même si le système cherche à l'effacer, le peuple le grave. Non pas dans les livres mais dans les mémoires. Non pas dans les institutions mais dans les consciences. Non pas dans les statues mais dans les trajectoires.

LE CHOC DU REEL

Dans un pays où les infrastructures sont souvent promises mais rarement livrées, où les projets sont lancés pour les caméras mais jamais achevés pour les citoyens, Auguy Kalonji décide de frapper là où personne ne l'attend : sur le terrain, dans le béton, dans les ponts, dans les routes, dans les écoles, dans les marchés. Il ne parle pas de développement il le matérialise. Il ne parle pas de désenclavement il le construit. Il ne parle pas de mobilité il la rend possible.

Le programme 50 ponts pour Kinshasa, lancé sans tambour ni trompette, devient en quelques mois une référence nationale. Le 28 septembre 2025, il inaugure trois nouveaux ouvrages dans la Tshangu : le pont Maman Olangi, Camp Ceta 1 et Camp Ceta 2. Ces ponts ne sont pas des symboles ce sont des solutions. Ils ne sont pas des vitrines ce sont des réponses. Ils ne sont pas des promesses ce sont des preuves. Et avec ces réalisations, il franchit la barre des 33 ponts livrés, dans des communes comme N'sele, Kintambo, Bandalungwa, Bumbu et Barumbu.

Mais ce n'est pas tout. En septembre 2025, il inaugure le siège national du parti ABIR, situé au numéro 75 de l'avenue Kanda Kanda, dans la commune de Kasa-Vubu. Ce bâtiment, vaste, moderne, structuré, n'est pas un simple QG c'est un laboratoire d'idées, un temple de réflexion, un espace de formation. Il ne veut pas d'un parti qui parle il veut un parti qui pense. Il ne veut pas d'un parti qui suit il veut un parti qui trace. Il ne veut pas d'un parti qui attend il veut un parti qui agit.

Et c'est là que le choc du réel se produit. Car dans un pays où les partis sont souvent des coquilles vides, des machines électorales, des instruments de négociation, ABIR devient une anomalie. Un parti qui forme. Un parti qui bâtit. Un parti qui refuse les compromis. Un parti qui ne cherche pas à plaire mais à servir. Et cette posture, cette rigueur, cette cohérence, commence à déranger. À inquiéter. À provoquer.

Dans les couloirs du pouvoir, on parle de lui comme d'un élément incontrôlable. Dans les salons politiques, on évoque le risque Kalonji. Dans les médias, certains tentent de le caricaturer. Mais dans les quartiers, dans les écoles, dans les familles, dans les marchés, on le suit. On le site. On le respecte. Car il ne parle pas de changement il le provoque. Il ne parle pas de rupture il l'incarne. Il ne parle pas de vision il la rend visible.

Et c'est cela, au fond, le choc du réel : un homme qui ne demande rien, mais qui donne tout. Un homme qui ne cherche pas à être vu, mais qui est partout. Un homme qui ne cherche pas à être célébré, mais qui est gravé. Un homme qui ne cherche pas à durer, mais qui est déjà inscrit dans la mémoire collective.

Dans les rues de Kinshasa, on ne parle plus de lui comme d'un député on parle de lui comme d'un phénomène. On ne le cite pas comme un élu on le raconte comme un événement. Car ce qu'il fait dépasse les limites du mandat, les frontières du parti, les codes de la politique. Ce qu'il fait, c'est réécrire la relation entre le peuple et la République, entre les quartiers et les institutions, entre les oubliés et ceux qui décident.

Le 2 mars 2025, il inspecte personnellement les douze ponts en construction à N'sele, sans escorte, sans protocole, sans caméra officielle. Il marche sur les chantiers, il parle aux ouvriers, il vérifie les matériaux, il interroge les ingénieurs, et il dit simplement :

“Ce n'est pas pour moi. C'est pour eux. Et si ce n'est pas bien fait, je ne dors pas.

Le 28 septembre 2025, il inaugure trois nouveaux ponts dans la Tshangu : Maman Olangi, Camp Ceta 1 et Camp Ceta 2. Ces ouvrages ne sont pas des structures ce sont des réponses. Ils désenclavent des quartiers entiers, ils fluidifient la circulation, ils sauvent des vies, ils redonnent de la dignité. Et dans la foule venue assister à l'inauguration, une femme âgée murmure :

“Avant, on passait par les pierres. Maintenant, on passe par son courage.

Le 29 septembre 2025, les médias confirment qu'il a franchi la barre des 33 ponts livrés dans Kinshasa. Et ce chiffre, dans un pays où les projets s'arrêtent souvent au niveau des discours, devient une gifle pour les sceptiques, une claque pour les cyniques, une lumière pour les croyants. Car il ne parle pas de développement il le matérialise. Il ne parle pas d'impact il le provoque. Il ne parle pas de vision il la rend visible.

Mais ce n'est pas tout. Il inaugure le siège national du parti ABIR, non pas pour se glorifier, mais pour structurer. Ce bâtiment devient un centre de formation, un laboratoire d'idées, un espace de discipline. Il y forme des jeunes, des femmes, des leaders communautaires. Il y enseigne la rigueur, la vérité, la redevabilité. Il y parle de la République comme d'un devoir, pas comme d'un privilège. Et dans les couloirs de ce siège, on ne parle pas de stratégie on parle de service.

Et c'est là que le choc devient séisme. Car dans un pays où les partis sont souvent des coquilles vides, ABIR devient une anomalie. Un parti qui livre. Un parti qui forme. Un parti qui refuse les compromis. Un parti qui ne cherche pas à plaire mais à servir. Et cette posture, cette rigueur, cette cohérence, commence à déranger. À inquiéter. À provoquer.

Dans les salons politiques, on parle de lui comme d'un risque stratégique. Dans les couloirs du pouvoir, on évoque le cas Kalonji. Dans les médias, certains tentent de le caricaturer. Mais dans les quartiers, dans les écoles, dans les familles, dans les marchés, on le suit. On le cite. On le respecte. Car il ne demande rien mais il donne tout. Il ne cherche pas à être vu mais il est partout. Il ne cherche pas à être célébré mais il est gravé.

Et c'est cela, au fond, le témoignage ultime : un homme qui n'a jamais trahi, jamais cédé, jamais reculé. Un homme qui a compris que dans un monde où tout s'achète, la seule chose qui ne se vend pas, c'est la

dignité. Et que parfois, pour la préserver, il faut être prêt à tout perdre sauf l'essentiel.

L'HOMME DERRIERE L'ACTION

Il est né dans une ville qui connaît la poussière, la chaleur, la rudesse, mais aussi la dignité, la foi, et le courage. Il grandit dans un environnement où rien n'est facile, où chaque pas est une lutte, où chaque victoire est une conquête. Et très tôt, il comprend que la vie ne donne rien elle exige tout. Il ne rêve pas d'être puissant il rêve d'être utile. Il ne cherche pas à briller il cherche à éclairer.

Sa philosophie de vie repose sur une conviction simple mais radicale : La politique ne doit pas être un métier elle doit être un sacrifice. Il ne croit pas à la politique comme carrière il croit à la politique comme mission. Il ne croit pas à la politique comme privilège il croit à la politique comme devoir. Il ne croit pas à la politique comme stratégie il croit à la politique comme vérité.

Il est un homme de terrain, un homme de contact, un homme de parole. Il ne parle pas pour convaincre il parle pour construire. Il ne promet pas pour séduire il promet pour livrer. Il ne s'expose pas pour exister il s'expose pour protéger. Et dans chaque geste, dans chaque déplacement, dans chaque chantier, dans chaque réunion, il incarne une posture : celle du serviteur debout, du bâtisseur lucide, du réparateur silencieux.

Au Parlement, il ne cherche pas à dominer les débats il cherche à poser les vraies questions. Il initie des lois, il interpelle les ministres, il défend les oubliés.

Il ne parle pas pour faire du bruit il parle pour faire du bien. Il ne cherche pas à marquer les esprits il cherche à soulager les vies. Et dans l'hémicycle, on le reconnaît non par son volume, mais par sa cohérence.

Dans la cité, il est partout. Dans les écoles, dans les marchés, dans les quartiers, dans les familles. Il ne vient pas avec des caméras il vient avec des réponses. Il ne vient pas avec des discours il vient avec des actes. Il ne vient pas avec des slogans il vient avec des solutions. Et c'est cette constance, cette rigueur, cette fidélité à ses principes, qui fait de lui un homme à part.

Sa personnalité est faite de feu et de calme. Il est exigeant, mais juste. Il est discret, mais présent. Il est ferme, mais bienveillant. Il est lucide, mais croyant. Il ne se laisse pas distraire par les flatteries il ne se laisse pas abattre par les attaques. Il avance, droit, lentement, mais sûrement. Et dans son regard, il y a une chose que le système ne comprend pas : la certitude tranquille de celui qui sait pourquoi il est là.

Il est un homme de foi, un homme de principes, un homme de mémoire. Il n'oublie jamais d'où il vient. Il n'oublie jamais pourquoi il s'est levé. Il n'oublie jamais qui il sert. Et dans un monde où tout s'achète, où tout se négocie, où tout se maquille, il devient l'irréductible. Celui qu'on ne peut ni acheter, ni corrompre, ni effacer.

Et c'est cela, au fond, le vrai héritage : un homme qui n'a pas cherché à durer mais qui a marqué. Un homme qui n'a pas cherché à être célébré m mais qui a été gravé.

Un homme qui n'a pas cherché à être suivi m mais qui a été compris. Un homme qui n'a pas cherché à gagner mais qui a réparé.

Mais ce qu'il laisse derrière lui n'est pas une œuvre visible c'est une manière d'être. Une manière de marcher sans bruit, de servir sans calcul, de parler sans détour. Il n'a pas bâti un empire il a semé une méthode. Il n'a pas levé une armée il a éveillé des consciences. Il n'a pas conquis des foules il a touché des solitudes. Et c'est cela, le plus grand des paradoxes : il n'a jamais cherché à être suivi, mais il a ouvert un chemin.

Ce chemin n'est pas pavé de slogans, ni de promesses, ni de fanfares. Il est pavé de nuits sans sommeil, de décisions impopulaires, de fidélités coûteuses, de silences assumés. Il est pavé de refus refuser de trahir, refuser de mentir, refuser de céder. Il est pavé de pertes perdre des soutiens, perdre des opportunités, perdre du confort. Mais il est aussi pavé de victoires invisibles : une école qui rouvre, un pont qui relie, une mère qui respire, un jeune qui croit encore.

Il n'a jamais voulu être un modèle mais il est devenu une référence. Pas une référence pour les puissants, mais pour les justes. Pas une référence pour les carriéristes, mais pour les bâtisseurs. Pas une référence pour les calculateurs, mais pour les éveillés. Et dans les marges de la République, là où les caméras ne vont pas, son nom circule comme

un murmure d'espoir, comme une preuve que l'intégrité n'est pas une faiblesse, mais une force.

Il n'a jamais écrit de manifeste mais chaque acte a été un chapitre. Il n'a jamais publié de doctrine mais chaque silence a été un message. Il n'a jamais crié sa vérité mais elle s'est imposée par sa constance. Et ceux qui l'ont observé de loin, sans comprendre, finissent par admettre : il ne jouait pas un rôle il incarnait une exigence.

Et cette exigence, il ne l'a jamais imposée aux autres sans se l'imposer d'abord à lui-même. Il s'est levé tôt. Il a marché longtemps. Il a porté seul. Il a encaissé sans répondre. Il a donné sans attendre. Il a aimé sans condition. Et dans un monde où tout est performance, il a choisi la profondeur. Dans un monde où tout est vitesse, il a choisi la durée. Dans un monde où tout est apparence, il a choisi la substance.

Il n'a pas laissé un testament il a laissé une empreinte. Une empreinte dans la boue des quartiers, dans la poussière des routes, dans les regards des enfants, dans les silences des anciens. Une empreinte qui ne s'efface pas, parce qu'elle n'est pas faite d'encre elle est faite de vérité.

Et si un jour, on devait résumer sa vie en une seule phrase, ce ne serait pas une citation, ni un slogan, ni un titre. Ce serait ceci : Il a tenu bon.

Il y a des hommes dont la grandeur ne se mesure pas à leur popularité, mais à leur capacité à rester fidèles dans le silence. Auguy Kalonji est de ceux-là. Il ne s'est jamais battu pour être vu il s'est battu pour que les autres soient enfin regardés. Il ne s'est jamais exposé pour exister il s'est exposé pour protéger.

Et dans cette posture, il a traversé les saisons sans changer de cap, sans changer de ton, sans changer de méthode.

Ceux qui l'ont vu travailler savent. Ils savent qu'il ne délègue pas la vérité. Qu'il ne confie pas la rigueur. Qu'il ne sous-traite pas la responsabilité. Ils savent qu'il vérifie chaque détail, qu'il relit chaque document, qu'il interroge chaque ouvrier, qu'il écoute chaque plainte. Non pas par obsession du contrôle mais par respect du peuple. Car pour lui, chaque projet est une promesse, et chaque promesse est une dette morale.

Il ne parle jamais de stratégie il parle de devoir. Il ne parle jamais de carrière il parle de mission. Il ne parle jamais de victoire il parle de réparation. Et dans ce langage, rare, dérangeant, mais nécessaire, il a redéfini ce que signifie servir. Servir, pour lui, ce n'est pas occuper un poste c'est occuper une responsabilité. Ce n'est pas être présent dans les réunions c'est être présent dans les vies.

Il est de ceux qui ne fuient pas les urgences. De ceux qui ne ferment pas les yeux sur les injustices. De ceux qui ne détournent pas le regard devant la souffrance. Et c'est cette sensibilité, cette lucidité, cette

exigence, qui fait de lui un homme à part. Un homme qui ne cherche pas à plaire mais à réparer. Un homme qui ne cherche pas à séduire mais à soulager. Un homme qui ne cherche pas à durer mais à marquer.

Dans les couloirs du Parlement, on le reconnaît à sa constance. Dans les quartiers, on le reconnaît à ses actes. Dans les familles, on le reconnaît à sa présence. Et dans les cœurs, on le reconnaît à sa vérité. Car il ne joue pas un rôle il incarne une exigence. Il ne suit pas une ligne il trace une voie. Il ne répète pas des discours il écrit des gestes.

Et si un jour, on devait transmettre son nom à ceux qui ne l'ont pas connu, on ne le ferait pas par des statues, ni par des cérémonies, ni par des slogans. On le ferait par des actes. Par une école qui ouvre. Par un pont qui relie. Par une femme qui est honorée. Par un jeune qui se lève. Car c'est cela, le vrai héritage : non pas ce qu'on laisse derrière soi, mais ce qu'on déclenche en silence.

Il n'a pas écrit l'histoire il l'a réparée. Il n'a pas dominé les institutions il les a rappelées à leur mission. Il n'a pas conquis le peuple il l'a servi. Et dans ce service, il a prouvé que l'on peut être puissant sans être bruyant, que l'on peut être grand sans être visible, que l'on peut être essentiel sans être central.

ÉPILOGUE

Quand les discours s'éteignent, quand les projecteurs s'éloignent, quand les fonctions expirent, il ne reste que l'homme. Pas le titre. Pas le costume. Pas le protocole. Juste l'homme. Et dans ce dépouillement, certains disparaissent d'autres apparaissent. Auguy Kalonji fait partie de ceux qui apparaissent.

Il n'a jamais cherché à durer dans les institutions il a cherché à durer dans les consciences. Il n'a jamais voulu être indispensable il a voulu être utile. Il n'a jamais couru après les honneurs il a marché vers les urgences. Et dans cette marche, il a laissé une empreinte que ni le temps ni le système ne peuvent effacer.

Le 25 avril 2025, il annonce la relance de son parti sous un nouveau nom : ABIR Action des Bâtisseurs Intègres pour la République. Ce n'est pas un rebranding c'est une renaissance. Il ne cherche pas à séduire les électeurs il cherche à structurer une génération. Il ne cherche pas à revenir il cherche à reconstruire. Et dans cette transformation, il confirme ce que ce livre a raconté : il ne change pas de cap, il approfondit sa mission.

Son mandat parlementaire se poursuit jusqu'en 2028, mais son œuvre dépasse les calendriers. Elle vit dans les ponts livrés, dans les écoles réhabilitées, dans les femmes honorées, dans les jeunes formés. Elle vit dans les silences qu'il a brisés, dans les regards qu'il a relevés, dans les quartiers qu'il a reconnectés. Elle vit dans les consciences qu'il a réveillées.

Et si un jour, on devait transmettre son nom à ceux qui ne l'ont pas connu, on ne le ferait pas par des statues, ni par des cérémonies, ni par des slogans. On le ferait par des actes. Par une école qui ouvre. Par un pont qui relie. Par une femme qui est honorée. Par un jeune qui se lève. Car c'est cela, le vrai héritage : non pas ce qu'on laisse derrière soi, mais ce qu'on déclenche en silence.

Il n'a pas écrit l'histoire il l'a réparée. Il n'a pas dominé les institutions il les a rappelées à leur mission. Il n'a pas conquis le peuple il l'a servi. Et dans ce service, il a prouvé que l'on peut être puissant sans être bruyant, que l'on peut être grand sans être visible, que l'on peut être essentiel sans être central.

TABLE DES MATIÈRES

PROLOGUE.....	4
PREFACE.....	6
UNE JEUNESSE MARQUEE PAR LE COURAGE.....	8
L'ANCRAGE POPULAIRE A KINSHASA.....	14
LE DEPUTE BATISSEUR.....	25
L'EDUCATION COMME PRIORITE.....	33
LA REINSERTION SOCIALE PAR L'ACTION.....	42
LE BATISSEUR DE PAIX.....	53
LE LEADERSHIP ENRACINE.....	64
LA CONSTRUCTION D'UN MOUVEMENT.....	70
LE CHOC DU REEL.....	84
L'HOMME DERRIERE L'ACTION.....	88
ÉPILOGUE.....	94

Entre nation et conviction :
Le combat vivant d'Auguy Kalonji

Écrire, Publier, Éclairer